U d'/of OTTAWA
39003002383734

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posies00monn

POÉSIES

DE

MARC-MONNIER

FEB 2 0 1973

POÉSIES

DE

MARC-MONNIER

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

Amoureuses — Campagnardes — Musiques
Voyageuses — Heimweh
Parisiennes — Napolitaines — Missives
Les Morts — Charivari — Final

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

RUE DE SEINE, 33

1878

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2300
.M425A17
1878

PRÉFACE

PRÉFACE

I

Dans les belles saisons passées
J'eus trois amis d'esprit divers.
Ils m'ont confié leurs pensées,
Que j'ai tâché de mettre en vers...

L'un, front pâle et blond qui s'incline,
Est né dans les brumes du Rhin ;
L'autre, au soleil de Mergelline :
Son cœur bat comme un tambourin.

La Suisse a produit le troisième,
Calme et simple enfant des hivers.
Voilà les trois amis que j'aime
Et qui sont d'esprit si divers :

L'un philosophe, l'autre artiste,
Le troisième un peu fainéant ;
L'un chrétien, l'autre panthéiste,
Le troisième un peu mécréant.

De tous les trois est ce volume
Écrit par moi, vécu par eux...
Or, pendant que trottait ma plume,
Tous les trois étaient amoureux.

II

En parlant de sa bien-aimée,
L'un me disait avec émoi :
« Sa porte alors était fermée
Et ne s'entr'ouvrait que pour moi.

« Je venais dans la saison verte
Le cœur gonflé d'illusions,
Et près de la fenêtre ouverte
Seuls jusqu'à la nuit nous causions.

« Puis je m'en allais sans rien dire,
N'osant que lui serrer la main ;
J'emportais avec son sourire
Du bonheur jusqu'au lendemain.

« Je voulais qu'elle pût sans crainte
Prier devant son crucifix,
Avouer notre amitié sainte,
Embrasser devant moi son fils.

« Un soir, nous écoutions ensemble
Un bruit de vent, d'aile ou de fleur...
Elle saisit ma main, qui tremble
Encore... et la mit sur son cœur.

« Hélas! qu'elle était douce et belle
En ce premier trouble ingénu!...
Je m'en allai, plus ému qu'elle,
Et je ne suis pas revenu.

« *Oh! ce fut un triste courage.*
J'en ai pleuré, j'en ai rougi ;
J'ai senti la honte et la rage,
Le remords d'avoir bien agi.

« *J'ai souffert un ennui sans borne,*
Un tourment pire que la faim
Dans un désert plus vide et morne
Que la tombe. — Une nuit enfin

« *Je la revis dans une fête,*
Parmi vingt groupes inclinés ;
Elle passa, tournant la tête, —
Et son amant me rit au nez. »

III

Ma seconde histoire — « on en pleure,
Dit Heine, en deux le cœur se fend », —
Pourtant elle arrive à toute heure
Un enfant aimait une enfant.

Non loin d'elle achevait de vivre
Un vieillard brumeux, pluvieux,
Neigeux, glacé : brouillard et givre.
L'enfant ne pensait guère au vieux,

Il pensait à la bien-aimée,
Et ses amis n'en savaient rien.
Jamais il ne l'avait nommée,
Il gardait en lui tout son bien.

C'était à l'heure où tout repose,
Qu'à l'abri du monde moqueur,
Seul, bien seul, en sa chambre close,
Il sortait ce nom de son cœur.

La vierge avec indifférence
Berçait d'un regard négligent
Cet amour ivre d'espérance...
Le vieux avait beaucoup d'argent.

Mais l'enfant, n'ayant que lui-même,
Et pas un champ à moissonner,
Voulut ce qu'on veut quand on aime,
Se faire grand pour se donner.

Il partit pour le vaste monde,
Tenta d'héroïques efforts,
Et, n'ayant en main que sa fronde,
Osa défier les plus forts.

Nul gladiateur n'eût à Rome
Bravé combats si hasardeux
D'un cœur si hautain. — Le vieux homme
Fit à la belle un signe ou deux.....

Si bien qu'après des maux sans nombre,
Des luttes sans fin, — quand l'enfant
Fut un homme et sortit de l'ombre;
Quand il s'en revint triomphant,

N'ayant pas l'âge où l'on oublie,
Offrir à la vierge aux doux yeux
Un beau nom qui l'eût anoblie...
Elle était la femme du vieux.

IV

La troisième histoire m'effraie,
Tant elle est peu de notre temps,
Stupide, incroyable, mais vraie :
Ensemble ils avaient quarante ans.

Le jeune homme et la jeune fille
Les soirs d'hiver à la maison
Causaient près du feu qui petille ;
Il l'aima dès la fenaison,

Aux moissons il fut aimé d'elle,
Aux vendanges on les unit.
Depuis lors les battements d'aile
N'ont jamais cessé dans leur nid.

V

J'écrivis donc sous leur dictée
L'histoire de ces trois garçons.
Ils me l'ont tant de fois chantée
Que j'ai retenu leurs chansons.

Ces trois secrets, je vous les livre
Pêle-mêle ici déposés
Entre les feuillets de mon livre.
Maintenant, prenez et lisez !

AMOUREUSES

AMOUREUSES

I

Je connais deux amours : l'un suave et léger
Que nous fait respirer chastement un bon ange,
Et l'autre qu'un démon nous invite à manger.
Le premier, c'est la fleur, et l'autre, c'est l'orange...
Qu'aimez-vous mieux, l'orange ou la fleur d'oranger ?
Le parfum délicat ou la saveur étrange ?
Pour moi, novice encor dans les choses du cœur,
J'aimerais mieux le fruit... s'il promettait la fleur.

II

Je veux garder en moi mon extase éternelle,
L'éteindre en ta présence ou du moins l'assoupir :
Je veux que mon amour te couvre de son aile
Comme un ange inconnu retenant son soupir.

Je veux prendre ta main dans ma main fraternelle
Sans la presser jamais, sans jamais en frémir,
Adorer ta bonté sans espérer en elle,
Veiller pour toi dans l'ombre et te laisser dormir.

Ainsi ta vie heureuse emportera ma vie,
Ainsi jusqu'à la fin mon cœur t'aura suivie,
Invisible et présent, sans effleurer le tien;

Ainsi, caché dans l'air que ta bouche respire,
Je t'aurai tout donné sans te demander rien...
Je veux.., hélas ! je t'aime et n'ose te le dire.

III

Bonsoir, Madeleine.
Tu dors chastement
Dans ton nid charmant
D'humble châtelaine.

La brise, endormant
Le lac et la plaine,
Les berce un moment
De sa cantilène.

Enfin la nuit pleine
De recueillement
Retient son haleine,

Et moi doucement
Je dis en t'aimant :
Bonsoir, Madeleine.

IV

J'aime en elle, et d'amour mon âme en est remplie :
Ce voile impénétrable, invisible et charmant,
Dont elle se revêt tout entière en dormant,
Et dont sa beauté même est encore embellie ;

Cet éveil étonné du cœur, ce battement
Confus, plein d'espérance et de mélancolie,
Et qui lui fait aimer, farouche et recueillie,
Le silence inquiet de son isolement :

Chasteté se gardant pour l'amour qu'elle ignore,
Parfum que l'âme en fleur contient avant d'éclore,
Doux comme une promesse et sacré comme un vœu ;

Virginité si chère au ciel et sainte au monde
Que, si par un miracle elle devient féconde,
L'enfant qu'elle a porté ne peut être qu'un dieu.

V

Oh ! si je l'aime tant, c'est qu'elle m'apparaît
Meilleure que ne fut mon rêve ou ma chimère,
Et je peux sans rougir la montrer à ma mère
Qui me l'aurait choisie et me la donnerait.

C'est que son cœur n'a point à cacher de secret,
C'est qu'il est chaste et doux, sans honte et sans colère,
Que rien ne peut troubler cette onde calme et claire,
Ni l'ombre d'un remords ni le pli d'un regret ;

C'est que son innocence a la beauté qui dure,
Que depuis le berceau toujours elle fut pure,
Qu'elle sera toujours pure jusqu'au linceul,

Et qu'on est bien heureux quand on trouve en sa route
Une âme qui, venant à vous, se livre toute,
Et qu'on est le premier, et qu'on sera le seul.

VI

Parfois ton âme, enfant, échappe à ma tendresse,
Ton front pâli se voile et paraît se flétrir ;
Tu me caches un mal que je ne peux guérir,
Ma main ne te sent plus dans ta main qu'elle presse.

Oh, ne sois plus ainsi! L'amour n'est pas l'ivresse
De ces moments d'extase où l'on voudrait mourir,
C'est l'hymen où deux cœurs sont réunis sans cesse
Pour être plus heureux ensemble ou moins souffrir.

Alors on ouvre à deux ce feuillet que tu ploies,
On partage sa peine et l'on s'en fait deux joies,
On n'a qu'un rêve au monde, et le monde en est plein.

Dis-moi donc tout! Reviens, chère âme fugitive!
Je ne veux pas, vois-tu, qu'une larme furtive
S'échappe de tes yeux sans tomber sur mon sein.

VII

C'est un soir de fête : ils sont bien heureux ;
Sans qu'on les retienne et qu'on les en blâme,
Une dame chante, un monsieur déclame,
Le public distrait bourdonne autour d'eux.

Mais un air de valse enfin les réclame ;
Les couples galants s'en vont deux à deux :
Folie où sans trouble on fait l'amoureux,
Où, le diable au corps, on a froid dans l'âme.

Ils sont bien heureux ! Je ne sais comment
La nuit sous leurs pieds s'enfuit si gaîment,
Tandis que sur moi se traînent les heures.

Ils sont bien heureux, je ne sais de quoi..
Je sais qu'à présent tu souffres, tu pleures,
Et que je voudrais pleurer près de toi.

VIII

Je t'aime moins, dis-tu ? — Chère et pauvre insensée
Si n'avoir que toi seule à prier, à bénir,
Te donner chaque soir mon dernier souvenir,
Comme chaque matin ma première pensée ;

Dans une vie à deux qui ne doit pas finir,
T'appeler à genoux comme ma fiancée ;
Désirer que chaque heure ensemble dépensée
Se prolonge ou renaisse et soit tout l'avenir ;

Ne vouloir qu'un chemin solitaire où tu viennes
Réchauffer doucement tes deux mains dans les miennes,
Où loin du monde on puisse à jamais s'enfermer ;

Faire de toi mon seul orgueil, ma seule envie,
Et sentir par ton cœur et vivre de ta vie... —
Comment t'aimais-je donc, si c'est là moins aimer ?

IX

Vous dont le cœur au mien se lie
Déjà par de si doux secrets,
Si vous deviez me fuir après,
Rire de ma mélancolie,

Me fermer vos bras sans regrets,
Changer de rêve et de folie,
M'oublier comme tout s'oublie,
Et n'aimer plus, — je vous dirais :

Adieu, fuyez-moi, je demeure ;
Adieu, raillez-moi, je vous pleure ;
Fermez vos bras, j'ouvre les miens ;

Changez, moi je reste le même ;
Oubliez, moi je me souviens ;
Et ne m'aimez plus, — moi je t'aime !

X

Soyons heureux, veux-tu ? Plus de folle contrainte !
Que notre jeune amour un moment obscurci
Se ranime entre nous dans une douce étreinte,
Et quand je te dis : Viens ! réponds-moi : Me voici.

Oh ! c'est si bon, la foi, quand elle est pleine et sainte !
Si bon de vivre ensemble et de n'avoir souci
Que d'être l'un à l'autre, et de marcher sans crainte
Appuyés l'un sur l'autre, et de s'aimer ainsi !

Laisse entrer le soleil en ouvrant ta fenêtre ;
Laisse, en ouvrant ton cœur, y chanter les amours...
Nous avons devant nous tant de printemps à naître !

Sans compter les mauvais, saluons les beaux jours ;
Et, sans nous demander ce que demain peut être,
Aimons-nous, en croyant que ce sera toujours !

XI

Nous revenions à pied, et sa mère à pas lents
Suivait de loin. La lune avec ses rayons blancs
Formait comme une immense et splendide avalanche
Qui croulait, inondant la rue et le jardin.
La jeune fille avait déganté sa main blanche ;
Je la pris par hasard et la gardai. Soudain,
Tout à la fois, le quai, la mer, la promenade,
Disparut, ou plutôt changea. Je me trouvai
Dans une Suisse étrange où s'élevait Grenade,
Au bord d'un lac, au pied de l'Alhambra rêvé.
Ce qui m'avait charmé dans mes courses nombreuses,
Les grands ciels éclatants, les montagnes ombreuses,
S'entassait pêle-mêle en un vaste tableau.
Des forêts de sapins étendaient leurs ramures,
Qui pendaient en festons chargés de grappes mûres,
Des citronniers en fleurs balançaient leur murmures,

Un saule se penchait échevelé sur l'eau.
Mes amis les plus chers, que jamais Dieu n'assemble,
Pour la première fois étaient là tous ensemble.
Une femme venait, en rougissant d'émoi, —
C'était elle, — à celui qu'elle aimait, — c'était moi!
J'étais comme ravi dans un palais de fée
Et j'habitais en rêve un monde surhumain...
Quant tout à coup :

« Merci, vous m'avez réchauffée,
Adieu, Monsieur », dit-elle en retirant sa main;
Puis elle disparut.

Je vis tourner sa porte,
Et la rue était vide, et la lune était morte.

XII

Je regardai derrière moi
Si jamais j'ai vécu sans toi,
Et n'y pus voir aucune chose,
Si ce n'est, au fond d'un passé
Déjà terni, presque effacé,
Un berceau sous un rideau rose.

Puis je regardai devant moi
Si jamais je vivrai sans toi,
Et n'y pus voir aucune chose,
Si ce n'est, dans cet avenir
Où l'on dit que tout doit finir,
Un tertre avec sa croix morose.

Mais, du rideau rose à la croix,
C'est toi seule, enfant, que je vois,
Toi que je sens vivre en moi-même,
Qui m'as ému, qui m'as charmé
Sans le savoir, toi que j'aimai,
Toi que j'aimerai, toi que j'aime.

XIII

Je suis dans la campagne, et les vents frais et doux
Frôlent d'un bruit léger le buisson qui frissonne.
Si je m'en vais si loin, c'est pour ne voir personne,
Et si je m'en vais seul, c'est pour être avec vous.
Est-ce au fond du jardin que vous êtes assise,
Sur la pierre où j'irai m'asseoir à mon retour,
A cette heure où l'on aime, et tandis que le jour
Retire lentement sa lumière indécise?
La nuit va dénouer son large manteau noir
Qu'elle jette en tremblant sur la pâleur du soir...
Et je bénis cent fois cette nuit calme et sombre
Qui, de près ou de loin, nous unit ici-bas,
Et qui, discrètement se voilant de son ombre.
Nous rend plus seuls et ne voit pas.
Car c'est toujours à toi que va ma rêverie;
Je pense que peut-être, à ce moment d'aimer,

Tu laisses de tes mains tomber ta broderie
Et tes paupières se fermer,
Qu'avec moi tu bénis cette nuit caressante,
Que tu m'attends encore à l'heure où je venais,
Ou que tu viens à moi toi-même, chère absente,
Pour écouter ces vers où tu me reconnais...
Si nous sommes ensemble à cette heure amoureuse,
Et que de loin ton cœur palpite avec le mien,
La distance, et les mers, et les monts, ne font rien...
Je sens à mon bonheur que tu dois être heureuse.

XIV

Avant toi ma vie était douce,
Calme et pareille au lit de mousse
D'un ruisselet.
Je regardais passer la foule
Et je dormais sur l'eau qui roule,
Et l'eau roulait.

A l'abri, qu'il fît clair ou sombre,
Sous les buissons, la tête à l'ombre
Quand je dormais,
J'étais heureux, toujours en fête,
Insoucieux de la tempête,
Et je m'aimais.

Les chagrins d'une âme angoissée
Étaient trop loin de ma pensée
Pour l'effleurer ;

J'ignorais ces mélancolies
Qui font pâlir, et ces folies
Qui font pleurer.

J'ignorais cet amour qui change
A chaque instant, bonheur étrange
Et mensonger,
Ces désolations amères
Où la plus vaine des chimères
Peut nous plonger;

De quelle horrible jalousie
Un caprice, une fantaisie
Nous fait souffrir;
Combien la foi qui nous résiste
Abat notre âme et la rend triste
Jusqu'à mourir!

Heureux temps! Étoiles amies
Veillant les plaines endormies,
Cieux doux et clairs,
Placidité des eaux dormantes...
Mais que j'aime mieux nos tourmentes
Et nos éclairs!...

XV

Hélas! il le faut bien. Je vais parfois chez elle,
Et je revois, la nuit, ses balcons étoilés.
Elle est femme, elle est mère, on la dit toujours belle;
Elle a sa bouche rose et ses longs yeux voilés,

Son rire étincelant et ses grands airs de reine,
Son regard qui vous brûle et ne vous répond pas,
Et ses pieds si petits qu'un seul brin d'herbe à peine
S'incline aux prés touffus sous chacun de ses pas;

Sa pudeur qui l'emporte, en la voilant d'une aile,
Comme en un monde à part austèrement fermé,
Et tout ce qui tenait mes yeux noyés en elle,
Et tout ce que j'aimais du temps que je l'aimai.

Mais maintenant elle est pour moi comme effacée,
Mes pas vers sa maison marchent irrésolus;
Si parfois dans ma main je tiens sa main glacée,
Mon amour d'autrefois ne la reconnaît plus.

Je m'arrête auprès d'elle avec indifférence,
Car elle n'a plus rien de mon ange envolé,
Et je sens qu'elle est morte avec cette espérance
Dont je porte en mon cœur le deuil inconsolé.

XVI

Elle est morte. On la dit ravie
Par un triste vieillard qui doit,
L'attachant bientôt à sa vie,
Lui mettre un chaînon d'or au doigt.

Mais elle est morte, et je la pleure,
Pour jamais je lui dis adieu ;
Celui qui l'a prise avant l'heure,
Ce n'est point un vieillard, c'est Dieu.

Elle est morte avant la souillure,
Avant la honte, et l'oranger
Peut sur sa brune chevelure
En flocons odorants neiger.

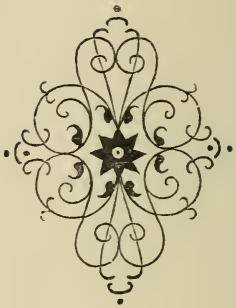
Laissant en mon sein derrière elle
Un douloureux déchirement,
Elle a mis son cou sous son aile,
Puis est retombée en dormant.

L'épouse qu'au temple on escorte
En foule et qu'on célèbre en chœur
N'est point elle, car elle est morte,
Je la sens morte dans mon cœur.

Vous chercheriez en vain sa pierre :
Au cimetière elle n'est pas ;
Seul je lui fermai la paupière,
Seul je l'emportai dans mes bras,

Et pour moi seul je l'ai couchée
Sous un chêne, au bord de la mer.
Là, seul et la tête penchée,
J'irai porter mon deuil amer,

Et pour la vierge sur la mousse
Le chêne et l'eau se renverront
Leur plainte éternellement douce,
Baignant ses pieds, baisant son front...



CAMPAGNARDES

CAMPAGNARDES

En la saison d'aimer

En la saison d'aimer, par les monts, par la plaine,
Au hasard, à grands pas, qu'il fait bon de courir!
Alors tout ce qu'on voit germer, briller, fleurir,
La maison, le jardin, corbeille ouverte et pleine,

Le long sentier pour deux qui va s'amoindrissant
Sous l'ombrage où, furtif, il veut cacher sa fuite ;
La nue et le vent frais qui court à sa poursuite
Et d'un souffle amoureux la froisse en l'embrassant.

Les palpitations de l'eau qui s'abandonne
Au ciel bleu, son amant ; l'odorante chaleur
Des foins déjà coupés et des blés presque en fleur,
Les bruits dont l'air susurre et dont l'écho bourdonne,

Les oiseaux dans l'air libre essayant leur essor
Avant de s'embarquer pour de lointains voyages,
Les caprices du vent, du soleil, des nuages,
Secouant sur la plaine un manteau noir et or ;

Les grands bois entonnant leurs grandes symphonies
Et soulevant sur nous leurs feuillages houleux,
Les ombres, les vapeurs des larges lointains bleus,
Tous ces rayonnements, toutes ces harmonies,

Toutes ces voluptés, l'air des cieux, le grand jour,
Le vrai monde plus beau que le pays des fées...
Tout cela, tout à coup, à la fois, par bouffées,
Vient inonder mon âme et s'y change en amour.

Le Matin

Je lisais les récits des révolutions.
Je voyais s'agiter autour des questions
Qu'un sabre ensanglanté décide
Ces princes paternels qui mitraillent leurs fils,
Ces peuples fraternels réclamant à grands cris
La liberté du fratricide.

Et je levai les yeux... Tout semblait calme et pur :
Le soleil du matin dénouait dans l'azur
Sa longue chevelure blonde ;
On n'entendait au loin nulle brise frémir,
Et la sérénité des cieux semblait dormir
Dans la limpidité de l'onde.

Temps lourd

Il s'amasse un nuage morne
Qui dans les cieux s'appesantit,
Et, plus épais, s'étend sans borne
A l'horizon qu'il engloutit.

L'air brûle ainsi qu'une fournaise,
Nul vent ne frémit dans les blés,
Tout est mort, et le ciel gris pèse,
Plombe sur les flots accablés.

Mais pour moi, qui vis en moi-même
Comme au fond d'un monde ignoré,
Seul avec une enfant qui m'aime,
Et qui jamais n'en a pleuré...

Pour moi le ciel aux teintes grises
Se revêt d'ardentes couleurs,
Et le souffle odorant des brises
Y répand les âmes des fleurs.

Dimanche

Ce matin le soleil a dit à notre monde :
C'est aujourd'hui dimanche, — et, pour fêter mon Dieu
Je veux pencher sur toi ma clarté qui t'inonde
Et de mes rayons d'or baigner mon palais bleu.

Il dit, et dans le ciel il monta, solitaire,
Traînant au loin les plis de son manteau vermeil ;
Il inclina son front sur la terre, et la terre
S'épanouit féconde au baiser du soleil.

Les épis se dressaient sur leur tige robuste,
La brise en les frôlant faisait trembler les eaux,
Des écharpes de fleurs flottaient à chaque arbuste
Et les bois éclataient en fanfares d'oiseaux.

Et la nature ainsi, sereine et parfumée,
S'est remise au labeur dès que le jour a lui ;
Active, elle accomplit sa tâche accoutumée
Et fête un Dieu qu'elle aime en travaillant pour lui.

Intérieur

Je ne sais quel esprit malin
Veut qu'aujourd'hui mon œil pénètre
Dans le moulin par la fenêtre.
Que se passe-t-il au moulin ?

Déjà la roue est arrêtée,
On n'entend plus que le ruisseau ;
La chambre est close, et le berceau
Tout préparé pour la nuitée.

La meunière y va déposer
Son enfant à blonde crinière,
Ce bel enfant que la meunière
Endort avec un gros baiser.

Avant qu'il dorme et qu'on le veille,
Il veut prier, il a raison.
La mère dit son oraison,
Que l'enfant répète à merveille.

Les deux mains jointes, à genoux
Devant le berceau, la meunière
Est si fervente en sa prière,
Son cœur ému si loin de nous,

Sur son bambin, comme Marie,
Si chaste elle baisse les yeux,
Que l'humble mère au front pieux
Semble prier l'enfant qui prie.

Sur la Montagne

Quand seul au mont je vais errant,
Parfois un sombre ennui me prend,
Un froid me glace ;
Désert et morne est mon sentier ;
Je ne sens plus mon cœur entier
Battre à sa place.

Je cherche alors avec émoi
Tout ce que j'ai laissé de moi
Et de ma vie
Dans les chemins où j'ai passé,
Sur la montagne au front glacé
Que j'ai gravie.

Alors, accourant à ma voix,
Avec les dépouilles des bois
Que le vent roule,
Je vois mes bien-aimés épars
Venir à moi de toutes parts,
Venir en foule.

Leur essaim nombreux se répand
Sur la montagne, en s'y groupant
A l'aventure :
Les voilà, nombreux et charmés,
Nageant dans tes flots embaumés,
Grande nature !

Les voilà, surpris et joyeux,
Embrassant la terre à leurs yeux
Épanouie ;
Mais le passant ne les voit pas,
Et, me croyant seul, dit tout bas :
Comme il s'ennuie !

Histoire de deux vieux

Autrefois, — il n'avait que vingt ans, elle dix :
Elle était trop petite, et lui trop jeune encore.
On ne vieillissait pas si vite au temps jadis,
Et l'on n'arrivait pas au jour avant l'aurore.

Mais plus tard, l'un sur l'autre ayant jeté les yeux,
Quand elle eut ses vingt ans et quand il en eut trente,
Elle se dit tout bas : « Hélas, qu'il est donc vieux ! »
Et passa devant lui d'une âme indifférente.

Il s'écoula dix ans encor, dix ans d'ennui
Où chaque lendemain ressemblait à la veille,
Si bien que, la voyant par hasard, ce fut lui
Qui se dit à son tour : « Hélas, qu'elle est donc vieille ! »

Cependant bien des fois, quand aux doux soirs d'avril
Le cœur, sans tambourin, danse la tarentelle :
« Pourquoi ne m'a-t-on pas aimé ? » se disait-il ;
« Pourquoi n'ai-je donc pas aimé ? » se disait-elle.

Ils disent maintenant que, chargés de regrets,
Ils traînent tristement la vieillesse morose :
« Enfants, il faut manger son pain quand il est frais ;
Il faut cueillir, enfants, la fleur quand elle est rose. »

Les Deux Épis

Deux épis se montraient naguère
L'un près de l'autre au champ jauni;
L'un se tenait droit comme un I,
Sa charge étant assez légère;
L'autre paraissait accablé,
Tant il portait de grains de blé.
Heureux les pauvres que nous sommes !
Les trésors du monde sont lourds,
Et trop de bien pèse toujours
Sur les épis et sur les hommes.

On pourrait tirer de ceci
Une autre leçon que voici,
Et qui me paraît moins vulgaire.
L'épi qui penche est le meilleur :
Il a son poids et sa valeur,
Tandis que l'autre n'en a guère.

Je crois qu'ici-bas plus on vaut,
Plus on est modeste et timide,
Et que, pour porter le front haut,
Il ne faut qu'une tête vide.

Mais mon voisin trouve encor mieux
(C'est un esprit ingénieux,
Et la fable est sa turlutaine) :
L'épi lourd nous donne à manger,
C'est le travail. L'épi léger,
C'est donc l'oisiveté hautaine.
Eh bien! lecteur, es-tu content?
Que dis-tu de nos fabulistes?
Sont-ils assez bons moralistes?
Prêchent-ils assez bien? — Pourtant,
Ce que j'aime dans la nature,
C'est qu'elle verdit et fleurit,
C'est qu'elle odore, chante et rit
Sans la moindre littérature :
Jamais elle ne fait d'esprit.

La Colombe

Savez-vous pourquoi j'aime la colombe ?
C'est que le bonheur n'est point aux sommets :
Plus on veut monter, plus bas on retombe,
Et qui va trop loin ne revient jamais.

En son vol ardent plus d'un, suivant l'aigle,
Court de monde en monde à pas surhumains,
Tandis qu'en la plaine un enfant espiègle
Tend plus près de Dieu ses petites mains.

Dieu n'est point au ciel où le vent emporte
Tant de cris ardents et de vœux déçus,
Il est près de vous, il est à la porte
Que Marthe et Marie ouvraient à Jésus.

Chez le pauvre monde offrant son eau fraîche,
Parmi les pêcheurs venus par milliers,
Il est dans l'étable, il est dans la crèche,
Sous les mufles chauds des bœufs familiers.

Aussi, douce et belle entre les plus belles,
J'aime la colombe, et Dieu la bénit.
Elle ne sait pas, bien qu'elle ait des ailes,
Monter dans les cieux plus haut que son nid.

L'Ami qui me plaît tant

L'AMI qui me plaît tant
Se promène en chantant
D'une voix cristalline,
Et, joyeux troubadour,
Il descend nuit et jour
Du haut de la colline.

Parfois d'un œil errant
Je le suis en courant,
Tant sa fuite est rapide,
Et nous chantons en chœur,
Et je revois mon cœur
Dans sa gaîté limpide.

Son parler est si frais
Que je l'écouterais
De l'aube à la veillée,
Et que la brise au bois,
Pour imiter sa voix,
Fait trembler la feuillée.

Les jours d'hiver il dort
Comme un chevalier mort
Sous une épaisse armure ;
Mais, vienne son réveil,
Comme il rit au soleil
Et bondit et murmure !

L'ami qui me plaît tant
Raille, libre et content,
Nos poëtes moroses,
Et dit les mêmes airs
Sous les rochers déserts
Et les buissons de roses.

Comme hier, aujourd'hui
Il s'en va devant lui
Sans peur et sans reproche,

Il insulte à la mort,
D'autant plus fier et fort
Que plus il en approche.

L'ami qui tant me plaît
Est l'humble ruisselet
Où l'agnelet s'abreuve,
Et qui va sans chagrin
Noyer son gai refrain
Dans l'hymne du grand fleuve.

La Noce

En souriant je me rappelle
La noce où nous étions priés.
La foule encombrait la chapelle
Où paradaient les mariés.

Déjà vous m'étiez douce et chère.
L'officiant, un grand garçon,
Débita du haut de la chaire
Indifféremment sa leçon.

Ce prêtre avec sa litanie
Semblait à la foule étranger,
L'église à la cérémonie,
L'habit noir aux fleurs d'oranger.

Pas un soupir, une caresse,
Un regard entre les époux,
Pas même un frisson de tendresse...
Je me sentais seul avec vous.

A l'écart, près de la fenêtre,
Nous étions ensemble, et, qui sait ?
Plus heureux, plus bénis peut-être
Que les heureux qu'on bénissait...

Je vous prenais pour fiancée,
Je voulais tomber à genoux,
Et je disais en ma pensée
Que les mariés, c'était nous !

Le Triomphe

Le buisson déjà frais, la forêt déjà sombre,
Écartent les rayons du soleil qui s'enfuit,
Et la montagne, au loin prolongeant sa grande ombre,
Dans la plaine à ses pieds a commencé la nuit.

Deux grands chênes courbés sous le poids des rafales,
Par-dessus le chemin croisant leurs bras tendus,
Font une arcade auguste aux voûtes triomphales,
Comme pour accueillir des vainqueurs attendus.

Les vainqueurs vont venir. Du coteau qui poudroie
Descend et se rapproche un long bourdonnement,
Un cliquetis de fer, une clameur de joie,
Et le char de triomphe avance lentement.

Mais ces chants sont vos cris, jeunes gens, jeunes filles
Qui, joyeux et lassés, revenez des moissons;
Mais ce fer est celui des faux et des faucilles,
Dont les coups n'ont jamais dépeuplé nos maisons;

Mais ce char, soulevant des montagnes de gerbes,
Roule au pas lourd des bœufs et remplit le chemin;
Il couvre d'épis mûrs les buissons et les herbes
Où les petits oiseaux viendront glaner demain.

Il passe en triomphant sous les bras des vieux chênes,
Et les cris de victoire éclatent à pleins chœurs...
Paix à nos champs féconds dans les saisons prochaines,
Et qu'ils n'aient à fêter jamais d'autres vainqueurs!

MUSIQUES

MUSIQUES

Le Baiser

Si nun ne vuoje,
M'o torn'a dare.

A. DE LAUZIÈRES.

(*Musique d'Auber*)

Au coin de ta bouche, enfant blanche et rose,
Je veux déposer
Un petit baiser.

Ne me dis pas non, c'est si peu de chose !
Il fait tant de bien,
Et ne coûte rien.

Au coin de ta bouche il murmure et passe;
Dès qu'il a passé,
Il est effacé.

Même le bon Dieu n'en voit pas la trace,
Même le bon Dieu
N'y voit que du feu.

Oh ! les doux baisers ! Tu pourras m'en prendre
Encore un ou deux,
Et vingt si tu veux.

Si tu n'en veux pas, c'est facile à rendre;
Si tu n'en veux pas,
Tu me les rendras.

Chanson de Francesca

Te souvient-il pas des heures bénies
Où, fuyant ensemble au fond de ma tour,
Nous tournions tous deux les feuilles jaunies
D'un livre d'amour ?

Au livre d'amour quand tu vins à lire
Ce brûlant récit du premier baiser,
Ta bouche en tremblant chercha mon sourire
Et vint s'y poser ..

Il fut tout-puissant, le brûlant passage,
Car il me souvient que, dans ce beau jour,
Nous sommes restés sans tourner la page
Du livre d'amour.

Ne ramassons plus ces roses fanées...
Hélas ! il n'est pas de pire douleur
Que le souvenir des belles années
Aux jours de malheur.

Complainte

Marion, la fille du pâtre,
Au printemps, alerte et folâtre,
Chantait sous les lilas en fleurs;
Seul, dans un coin du cimetière,
Un jeune homme errait tout en pleurs
Et semblait dire une prière...

Or, c'est le chemin des lilas
Qui mène au cimetière, hélas!...
Mais voyez comme tout varie :
Le jeune homme, en sa rêverie,

Devint moins triste et moins fervent,
Et Marie, en sa peine amère,
Pleurait, sanglotait bien souvent,
Fuyant les baisers de sa mère.

C'est que le chemin des lilas
Conduit au cimetière, hélas !

Puis en automne, d'un coup d'aile,
Le garçon, comme l'hirondelle,
S'est envolé sur d'autres bords...
Et les filles de la campagne
Cet hiver au jardin des morts
Ensemble ont porté leur compagne.

C'est que le chemin des lilas
Conduit au cimetière, hélas !...

Tarentelle

(CHANSON DE LAUZIÈRES)

Aux cieux la lune monte et luit.
Il fait grand jour en plein minuit. .
Viens avec moi, me disait-elle,
Viens sur le sable grésillant
Où saute et glisse en frétillant
La tarentelle.

Sus, les danseurs! En voilà deux.
Foule sur l'eau, foule autour d'eux.
L'homme est bien fait, la fille est belle;
Mais gare à vous! Sans y penser,
C'est jeu d'amour que de danser
La tarentelle

L'homme est hardi, la fille a peur ;
Elle est rebelle, il est trompeur ;
Elle est jalouse, on se querelle ;
Puis à genoux et tour à tour
On fait la paix, on fait l'amour
En tarentelle.

Doux est le bruit du tambour
Si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle,
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions en nous aimant
La tarentelle.

Autre Tarentelle

I

Gai marinier de Mergelline,
Je suis plus riche que le roi :
La plaine immense et la colline,
Le ciel et l'onde, sont à moi.
Je peux, au vent ouvrant mes voiles,
Aller partout où vont mes yeux...
Mes pièces d'or sont les étoiles,
J'en ai de quoi remplir les cieux!...

Pour toucher l'âme à sa Ninette,
Ainsi chantait le gai marin...
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin!

II

« Si je n'ai pas voile et tartane,
J'ai des cheveux brillants à voir,
Plus longs et bruns qu'une soutane,
Une soutane en satin noir...
Puis j'ai pour dot un œil de flamme
Qui porte aux astres un défi,
Et sur la rive on me proclame
Reine de Naple et d'Amalfi ! »

Voilà comment chantait Ninette
Pour toucher l'âme à son marin.
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin !

III

Les beaux enfants de la marine
Se sont bientôt donné la main ;
Jamais seigneur et signorine
N'ont célébré si riche hymen.

Le vent du soir, mieux qu'un poëte,
Chanta la belle et son amant...
Et la madone pour la fête
Illumina son firmament...

Même on prétend que la Ninette
Resta fidèle à son marin...
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin !

Barcarolle

(MUSIQUE DE F. GRAST)

GONDOLIER du Rialto,
Mon château
C'est la lagune,
Mon jardin c'est le Lido,
Mon rideau
Le clair de lune.

Gondolier du Grand-Canal,
Pour fanal
J'ai la croisée
Où s'allument tous les soirs
Tes yeux noirs,
Mon épousée!

Ma gondole est aux heureux :
Deux à deux
Je les promène,
Et les vents légers et frais
Sont discrets
Sur mon domaine.

J'ai passé dans les amours
Plus de jours
Et de nuits folles
Que Venise n'a d'îlots,
Que ses flots
N'ont de gondoles.

Gondolier du Rialto,
Mon château
C'est la lagune,
Mon palais c'est le Lido,
Mon rideau
Le clair de lune.

Valse à trois temps

C'est par vous, chère enfant aux doux yeux,
Que mon âme en tous lieux
Est suivie.
C'est de vous, au moment du réveil,
Que me vient le soleil
Et la vie.

C'est vers vous, quand l'esprit est content,
Que se tourne en chantant
Mon sourire;
C'est à vous qu'en pleurant je voudrais
Confier mes secrets
Et tout dire.

C'est pour vous que se garde mon cœur:
Vous aurez et la fleur
Et la séve;
C'est par vous que je dors doucement,
C'est de vous en dormant
Que je rêve.

C'est sur vous que se pose en priant
Mon désir patient,
Mais extrême;
C'est en vous que j'espère et j'ai foi,
Et c'est vous,—non, c'est toi,
Toi que j'aime

Galop

Le vent qui se tait
Ou fait
Un bruit d'ailes,
Aux bois rajeunis
Des nids
D'hirondelles,

Les langueurs du pré
Ombré
Par la brune,
Les pâleurs de l'air
Au clair
De la lune,

Mon beau lac dormant,
Charmant
D'indolence,
Le désert sans bruit,
La nuit,
Le silence,

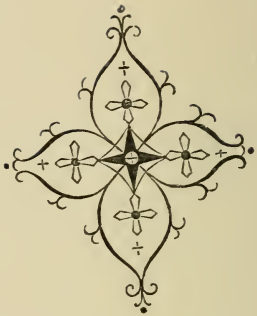
Le ciel entrevu —
Pourvu
Qu'elle vienne ! —
Un étroit chemin,
Sa main
Dans la mienne,

Un tertre penché
Caché
Dans les roses : —
Voilà simplement
Comment
Vont les choses,

Comment s'ouvre un cœur
En fleur
A la brise,

Puis frémit un jour
D'amour,
Puis se brise.

VOYAGEUSES



VOYAGEUSES

Le Vaste Monde

(GEIBEL)

Mai nous est revenu, l'arbuste a refleuri.
Reste au logis qui veut, soucieux et marri.
Comme un nuage aux cieux qui flotte et vagabonde,
Ainsi court ma pensée au vaste, vaste monde.

Dieu vous garde, mon père, et vous, ma mère, aussi !
Qui sait où mon bonheur doit fleurir loin d'ici ?
Il est tant de bons vins et tant de larges rues
Que je n'ai pas goûtés, que je n'ai pas courues !

Debout donc, en avant! En plein soleil allons
Par-dessus la montagne, à travers les vallons!
Tout bruit, flots et bois, la cité, la campagne,
Et de son chant d'oiseau mon cœur les accompagne.

Puis, le soir, dans la ville on arrive à pas lent,
On s'assied : « Monsieur l'hôte, apportez du vin blanc!
Viens çà, ménétrier, prends ton archet rebelle,
Je dirai sur tes airs des chansons pour ma belle! »

Pas d'auberge? On s'en passe; en plein air on dort mieux.
Les étoiles pour nous font sentinelle aux cieux,
Le tilleul tremble au vent et nous berce à merveille,
Puis, au jour, d'un baiser l'aube en feu nous réveille

Errer, errer toujours, plaisir libre et sans frais,
Quand l'air des champs, des bois, s'épanche en nous si frais
Quand le cœur chante et vole au soleil qui l'inonde!...
Mon Dieu, qu'il est donc beau, le vaste, vaste monde!..

Lore-lé

(HEINE)

Je suis devant ces rivages
Si triste, et ne sais pourquoi :
C'est un conte des vieux âges
Qui sans cesse est devant moi.

L'air est frais, voici la brume,
Et le Rhin coule sans bruit ;
Le sommet du mont s'allume
Au dernier rayon qui fuit.

Là-haut la vierge qui règne
Est assise sur le bord,
Et l'on voit l'or de son peigne
Luire dans ses cheveux d'or.

En les peignant sur la rive,
Elle chante un air fatal,
Air étrange qui captive,
Qui vous fait plaisir et mal.

Dans l'esquif l'homme qui passe
Par cet air sauvage est pris,
Regarde en haut dans l'espace,
Ne voit pas les rochers gris...

Je crois que sous l'eau méchante
L'homme et la barque ont roulé.
Et voilà, quand elle chante,
Ce que fait la Lore-lé.

L'Hôte

(UHLAND)

L'HÔTE chez qui je m'endormis
Était un galant homme :
Sur une perche il avait mis
Pour enseigne une pomme.

C'est le bon pommier dont l'abri
M'accueillit à la brume :
D'un doux repas il m'a nourri
Et d'une fraîche écume.

Dans son palais tout verdoyant,
Une foule emplumée,
Sautant à l'aise et festoyant,
Chanta sous la ramée.

J'eus un bon lit, bien doux et vert,
Aussitôt qu'il fit sombre;
Fraîchement l'hôte m'a couvert
Lui-même avec son ombre.

Au départ : « Que vous dois-je ? — Rien »,
Dit-il, branlant la tête.
Béni soit l'hôte qui si bien
M'a fait accueil et fête !

Le Cerisier

(HEBEL)

Le bon Dieu dit au Printemps vert :
« Au vermisseau mets son couvert. »

Et le cerisier du jardin
De feuilles se couvrit soudain,

Et, s'éveillant, le petit ver
Sort de l'œuf, sa maison d'hiver,

Surpris, s'étire, et, curieux,
Bâille en frottant ses petits yeux,

Et sa dent, tranquille d'abord,
Aux feuilles tendres pique et mord,

Disant : « Mon Dieu, le bon repas !
On ne s'en détacherait pas. »

Mais le bon Dieu parla, disant :
« Pensons à l'abeille à présent ! »

Et le cerisier du jardin
De blanches fleurs s'emplit soudain.

L'abeille au jour les voit là-bas,
Y court bien vite et dit tout bas :

« Voilà mon café, grand merci,
Et pour la porcelaine aussi !

« A la voir on se met en train. »
Elle y trempe sa langue un brin,

Boit et dit : « Que c'est doux, mon Dieu !
Le sucre ici doit coûter peu. »

Mais Dieu manda l'Été, disant :
« Au moineau pensons à présent ! »

Et le cerisier du jardin
De mille fruits s'emplit soudain.

Et le moineau dit, tout ravi :
« Qu'on est donc vite et bien servi !

« Ça vous met au corps la vigueur,
Et pour chanter la joie au cœur ! »

Dieu dit à l'Automne plus tard :
« Tous à ma table ont eu leur part,

« Levons le couvert ! » — Et voilà
Que l'âpre vent du nord souffla,

Et le feuillage au vent du nord
Est jauni, séché, tombé, mort.

Dieu mande enfin l'Hiver, disant :
« Couvrons ce qui reste à présent ! »

Adieu, cerisier rouge et vert !
La neige épaisse a tout couvert.

La Ronde de nuit

(ZEDLITZ)

A MINUIT le tambour debout
Sort de sa tombe, et jusqu'au bout
D'un pied diligent fait sa ronde.

Un roulement lugubre gronde
Sous ses bras décharnés, battant
Dans l'ombre un rappel éclatant.

Et le tambour étrange passe,
Et tous les vieux soldats tués
Dans leur tombe en sont remués,

Et tous, qu'ils gisent sous la glace
Du nord, sous le terrain poudreux
Du midi trop ardent pour eux,

Dans les sables ou sur la rive
Du Nil fangeux, tous grands et beaux,
L'arme au bras sortent des tombeaux.

A minuit le trompette arrive
A cheval, sonnant du clairon ;
Il court, appelant l'escadron...

Et tout armés, sanglants, fantasques,
Montés sur des chevaux sans corps,
Accourent les cavaliers morts.

Les crânes grincent dans les casques,
Et les os blancs des mains sans chair
Brandissent des sabres dans l'air.

Enfin, de son tombeau qu'il brise
Surgit l'homme qui les conduit ;
Il vient lentement, à minuit :

Il a sa redingote grise,
Son petit chapeau redouté
Et sa courte épée au côté...

Il est là comme aux jours d'alarmes,
Regardant défiler ses preux;
La lune jaune luit sur eux,

Et les rangs présentent les armes;
Les armes sonnent dans leurs bras.
L'armée ainsi défile au pas.

Maréchaux, généraux sans nombre,
Font cercle autour de lui. Bientôt
A l'un d'eux il murmure un mot...

Et loin, bien loin, courent dans l'ombre
Ces mots d'ordre échangés tout bas...
C'est *France* et *Sainte-Hélène*, hélas!

Et voilà la grande revue
Où défilent sur l'autre bord
De la tombe, à perte de vue,

Les morts devant l'empereur mort.

Légende

Un jour un chevalier, proscrit et solitaire,
N'osant chercher l'abri qui s'offre à l'innocent,
Errait par la tempête au pied d'un monastère.

Vous eussiez dit, à voir l'orage grandissant
Et le torrent de pluie entremêlé de foudre,
Qu'un dieu pleurait encor des larmes et du sang.

Le chevalier criait : « Bientôt je serai poudre.
La mer n'a plus assez de flots pour me laver,
Le Ciel n'a plus assez de grâces pour m'absoudre.

« Il est plus impossible à Dieu de me sauver
Qu'à mon bras de forcer l'abri du monastère
Avec ce fer sanglant que nul ne peut braver... »

Comme il disait ces mots, de son lourd cimeterre
Le chevalier frappa la porte du saint lieu,
Et la porte à grand bruit s'écroula sur la terre...

Celui qui m'a conté cette histoire aimait Dieu.

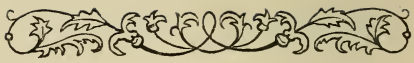
Au Mont Cassin

Vieux nid d'aigles et de héros,
Château fort des saints et des sages,
Phare éclairant les matelots
Sur l'océan brumeux des âges,

Rocher qu'ont battu de leurs flots
Quatorze siècles pleins d'orages,
Et, dans ton éternel repos,
Seul debout parmi les naufrages;

Humble asile où sans jeter bas
Son épée un roi n'entre pas,
Foyer d'une famille élue,

Autel dressé dans le ciel bleu,
Si loin de nous, si près de Dieu. .
O mont Cassin, je te salue!...



A Gênes

L'église où nous montions était l'Annonciade.
Des duègnes marmottant des mots sacramentels,
Des gueux en capuchon, d'âpres garçons d'hôtels,
Guettaient les étrangers devant la colonnade.

Les gais musiciens du chœur aux Immortels
Sur le mode allégro donnaient la sérénade;
Dans la nef, des abbés faisaient leur promenade
En jetant des baisers aux saintes des autels.

Des murs peints, des ciels d'or, des marbres et des toile
Puis les pâles beautés de Gêne, et sous leurs voiles
Certains petillements de prunelles en feu...

J'ai vu tout un bazar ou toute une mosquée
Dans ce riche boudoir de madone musquée...
Mais une chose y manque, une seule, — et c'est Dieu!

Clair de lune

Un soir, sur la terrasse elle était accoudée, —
Encore un soir de lune, — et des plus hauts sommets
Pleuvait jusqu'à la mer comme une blanche ondée...
Mon Dieu! qu'elle était belle et combien je l'aimais!

Sur la cité d'argent, sur la blanche vallée
Et sur les monts neigeux ses yeux semblaient bondir,
Puis flottaient incertains sur la terre voilée
Du voile lumineux qui la fait resplendir...

Moi, je ne voyais qu'elle, — et toute la nature,
Malgré la rayonnante immensité des cieux,
M'apparaissait plus belle en cette créature
Que dans le vaste monde ouvert devant mes yeux...

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Et ce beau soir d'été que j'admirais en elle
S'est prolongé pour moi malgré les mauvais jours,
Car elle en a gardé la splendeur éternelle...
Elle en est belle encore, et je l'aime toujours.

La Vague

ROULE, et gronde en roulant, pauvre vague insensée !
Brise-toi sur le roc, et retourne gémir !

Mon cœur était si calme en la saison passée
Qu'il eût pu désarmer l'amour ou l'endormir.

Mais je la vis là-bas qui paraissait m'attendre,
La vierge aux longs regards, au front limpide et frais,

Et semblait m'appeler d'un cri fatal et tendre,
M'enivrant d'un espoir dont, troublé, je souffrais.

Pauvre vague insensée ! En courant à la grève,
Tu ne vois pas l'écueil qui t'arrête, écumant.

Hélas! je la voyais simple et douce en mon rêve,
Et je ne croyais pas l'outrager en l'aimant...

Je lui dis : « Me voilà! » — Mais son âme glacée
Se ferma sans m'entendre, et sa main sans frémir.

Roule, et gronde en roulant, pauvre vague insensée!...
Brise-toi sur le roc, et retourne gémir!

La Tempête

Sens-tu le vent du nord qui joue avec les flots ?
La vague rebondit, refoulée en arrière,
Et fait pâlir le front des plus vieux matelots.

Ils frissonnent, la lutte est déjà meurtrière ;
Ils blasphèment, — le vent mugit plus furieux ;
Leur blasphème s'arrête et s'abat en prière.

Ils sont tous à genoux, ils ont baissé les yeux,
Car on ne le voit plus sous le nuage sombre,
Cet azur de pardon qui resplendit aux cieux.

Autour d'eux tout est noir, – et seul au sein de l'ombre
L'éclair, ardent flambeau des tempêtes, l'éclair,
Montre à leur épouvante un navire qui sombre,

Et la vague, en hurlant, rouvre son gouffre amer.
A la voir qui se dresse à grand bruit et retombe,
Vous diriez que les cieux s'abîment dans la mer.

L'eau roule en tournoyant et croule, immense trombe
C'est la mort : entends-tu ces plaintes, ces sanglots
Les plaintes, les sanglots, se sont tus : c'est la tombe

Non, c'est le vent du nord qui joue avec les flots.

Au bord du Rhône

En roulant dans le fleuve aux ondes cristallines,
Le flot qui jeune encor descendait des collines
Dit au flot déjà vieux qui venait de plus haut :

« Quel est ce blanc sillon qui là-bas fend l'eau brune ? »
Le vieux lui répondit : « C'est un reflet de lune,
Et nous allons tous deux le traverser bientôt. »

Quand ils l'eurent passé : « Que la lune est donc belle,
Dit le plus jeune, et comme on devient beau par elle !
Comme on reluit et comme on tremble à ses rayons !

Mais pourquoi nous fuit-elle en reculant si vite ? »
Le vieux dit : « Ce n'est pas elle qui nous évite,
C'est nous qui la laissons en arrière et fuyons.

— Que je voudrais garder, fit le jeune, en mon onde
Un peu de cet éclat qui là-haut nous inonde! »
Le vieux ne répondit qu'un clapotis moqueur.

Hélas! comme la nuit est plus triste et plus noire
Quand on a traversé le bonheur illusoire,
Le reflet qu'on ne peut emporter dans son cœur!

L'Oiseau bleu

Il me semblait si fier, si doux, aigle et ramier!
Gloire et bonheur, de lui j'attendais toute chose.
Je le suivais partout, de l'érable au palmier;
Je l'espérais toujours, de l'aube à la nuit close.

Et c'est ainsi que j'ai perdu mes plus beaux jours,
A mon désir déçu fatalement fidèle.
Quand je croyais l'atteindre, il m'échappait toujours,
Et s'enfuyait plus loin, plus haut, à tire-d'aile.

Un jour, quittant la plaine, en mon rêve inquiet,
J'allai sur la montagne, — et quand je l'eus gravie,
Toujours plus loin, toujours plus haut, il s'enfuyait...
C'est ainsi que j'avais perdu toute ma vie.

Je m'en revins alors des sommets hasardeux,
Et, te voyant cachée, humble et douce, en la plaine,
Je te dis : « N'ayant pu tout seul, veux-tu nous deux
Tâcher d'atteindre enfin l'oiseau bleu, Madeleine ? »

Et tu vins confiante, et mon cœur s'allégea,
Et nous allions partir unis comme deux ailes,
Quand tout à coup, baissant mes yeux, je vis déjà
Nos mains l'une dans l'autre et l'oiseau bleu sur elle

HEIMWEH

HEIMWEH

Départ

Pourquoi voler toujours du mélèze au palmier ?
Et pourquoi le bon Dieu, lui qui pouvait tout faire,
N'a-t-il pas réuni dans la même atmosphère
L'aigle, le colibri, le cygne et le ramier ?

Nous courons, nous fuyons, plus légers qu'une brise ;
Nous devons malgré nous laisser sur chaque fleur
Un peu de notre souffle, un peu de notre cœur,
Et ce cœur vagabond se disperse et se brise.

La joie est un rayon qui brille et disparaît
En nous laissant plus seuls dans notre nuit plus somb
Et, comme après un corps on voit ramper une omb
Derrière le bonheur s'allonge le regret.

A Genève

Triste vent du nord qui fauches la plaine
Et cours, en grondant, les cieux gris et froids,
Où vont, emportés par ton âpre haleine,
La fleur des jardins et l'oiseau des bois?

Où vont les rameaux et les feuilles mortes?
Ils courent ensemble au midi vermeil,
Ils cherchent dans l'air où tu les emportes,
Le grand chemin bleu qui mène au soleil.

Triste vent du nord, quand vient la froidure,
Mon cœur est pareil au val épuisé,
Aux bois sans chansons, aux prés sans verdure :
Tu me l'as flétri, tu me l'as brisé.

Quand les fleurs s'en vont et les hirondelles
Qu'entraîne là-bas ton souffle vainqueur,
Au pays natal emporte avec elles,
Au pays natal emporte mon cœur!

A Naples

C'est un soir doux et pur qui ressemble au matin,
Me laissant deviner à l'horizon lointain
Les frais citronniers de Sorrente.
La lune a blanchi l'ombre, et les cieux et les mers
Semblent deux yeux d'azur endormis et couverts
D'une paupière transparente.

C'est un soir de prière et de recueillement,
Et le chant des clochers qui monte au firmament
Retombe en strophes grandioses;
C'est un soir de printemps: le vent tiède et calmé
M'apporte des jardins un murmure embaumé
Qu'il a pris aux lèvres des roses.

C'est un soir de folie, et parmi les marins
Bruyante castagnette et bruyants tambourins
Claquent, roulent de grève en grève;
Tout rit, tout brille, odore, aime et chante à la fois
Hélas! hélas! je n'ai que des pleurs dans ma voix :
O ma Genève, ma Genève!!...

A Paris

Il est, sur la rive odorante
Où fuit, revient, tourne et se perd
Sous les coteaux le Neckar vert,
Qui semble une prairie errante,

Certaine enseigne où vous lisiez :
« Brasserie au buisson de roses. »
On entre au milieu des rosiers,
Les portes ne sont jamais closes.

Au bruyant appel du gourdin
Dont la main du buveur avide
Frappe à grands coups la table vide,
Paraît une fille au jardin.

On dit sveltes les Calabraises,
Mais elle est plus alerte encor...
Puis quels cheveux! des grappes d'or;
Quel visage! un bouquet de fraises.

Avec un long verre badois,
Au premier bruit leste elle arrive;
Comme une vague sur la rive
La bière écume entre ses doigts.

Quand elle rit (pour qu'elle rie
On n'a qu'à lui dire bonjour),
Tout s'éclaire en ce gai séjour,
Toute la plage est refleurie.

En servant la jaune liqueur,
Son œil clair vous regarde en face;
Puis gaîment et de si bon cœur
Elle vous dit : « Grand bien vous fasse! »

Ah! comme j'irais tous les jours,
En ce lieu que j'aime à décrire,
Une heure ou deux écouter rire
La belle enfant qui rit toujours!

A Berlin

O Berlin ! je t'ai parcourue,
J'ai foulé tes pavés amis
Par des temps où l'on n'aurait mis
Pas même un poëte à la rue ;

J'ai vu tes arbres peu feuillus
A qui le sable donne à boire,
Le musée où Dieu, pour ta gloire,
Mit Kaulbach sur Cornélius ;

J'ai mangé tes pommes de terre,
Bu ta bière à défaut de vin,
Contemplé le groupe divin
Du grand Frédéric sans Voltaire ;

J'ai compté les casques pointus
Que ton peuple, en tremblant, regarde;
J'ai salué tes corps de garde
Où règnent toutes les vertus.

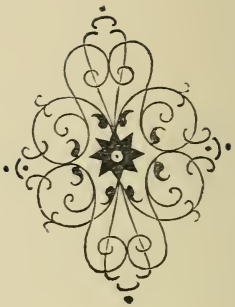
En ce siècle de bacchanales
Où dans la honte nous couchons,
J'ai reconnu que tes bouchons
Ont des coutumes virginales;

J'ai fait ma sieste avec bonheur
Dans tes concerts, où la musique
Joue, habile en métaphysique,
Hegel ou Kant en *si* mineur...

Et je comprends pourquoi tes hommes,
Quittant leurs femmes, leurs petits,
La bière blanche et les rôtis
Que sucre la compote aux pommes,

Quittant leur métier de maris,
Viennent parfois en bande armée
Dans la boue et dans la fumée
De l'enfer qu'on nomme Paris.

PARISIENNES



PARISIENNES

Dans le monde

La salle est vaste, riche et pleine,
Et fait à nos yeux resplendir
Tous les hochets en porcelaine
Dont on se plut à l'enlaidir.

Une femme (on dit qu'elle est sage)
Étale à nos yeux les emprunts
Qui lui font un riche corsage,
Le teint frais et les cheveux bruns.

Derrière elle, et luttant de grâce,
Un fat se penche et s'arrondit
En lui parlant à voix si basse
Qu'on entend mieux ce qu'il lui dit.

Une duègne fait la linotte,
Son fils perd aux jeux de hasard,
Un misérable qui pianote
Donne des soufflets à Mozart.

Ailleurs on se montre, on se nomme
Un savant qui toujours se tut
Et n'écrivit jamais, grand homme
Dont la place est à l'Institut.

Pauvres gens! l'ennui les rassemble,
Les tue, et d'un épais linceul
Les enveloppe tous ensemble.
Moi, dans leur foule heureux et seul,

Contre une fenêtre isolée,
Indifférent, inaperçu,
J'écris sur la vitre voilée
Un nom que nul n'a jamais su.

A la Madeleine

Tulipe, œillet, rose et jasmin,
A qui veut ma corbeille entière! »
Ainsi disait la bouquetière.
Passe un enfant qui tend la main.

Soudain la bouquetière y pose
Un léger rameau qui fleurit;
L'enfant le respire et sourit
D'un sourire odorant et rose.

Sa mère est là qui doucement
Le fait revenir auprès d'elle,
Le voit sourire et devient belle
Comme on n'est belle qu'en aimant

Puis dans la corbeille fleurie
Glisse en courant sa pièce d'or,
Et disparaît plus belle encor,
Me laissant en ma rêverie.

Quel est ce fluide embaumé
Qui, sortant d'un léger calice,
Se change en sourire et se plisse
Aux lèvres d'un enfant charmé,

Puis se transforme encore et brille
Au front d'une mère en beauté,
Et qui retourne en charité
Dans les mains d'une pauvre fille?

Est-ce Dieu? — Mais on dit que Dieu
N'est qu'un sublime solitaire
Qui, loin de nous, hors de la terre,
Dort caché dans un palais bleu.

L'Incomprise

Connaissez-vous la vieille histoire
De la rose et du papillon ?
Longtemps je n'y voulus pas croire,
Mais je baisse enfin pavillon.

Je comprends ce récit, et même
Jusqu'au bout on me l'a conté.
La rose au papillon qu'elle aime
Fut gracieuse un soir d'été.

De cette union tendre et pure
Il naquit bientôt sans douleur
La plus suave créature,
Moitié papillon, moitié fleur.

A la voir qui part et voltige,
On croirait suivre au fond du ciel
Un calice quittant sa tige
Cueilli par une mouche à miel.

Ainsi, brillante et parfumée,
Fraîche encor des pleurs de la nuit,
Digne d'aimer et d'être aimée,
Elle nous enivre et nous fuit.

Ainsi ta vie est un mystère
Voilé pour nous d'un rideau brun,
Fille de l'air et de la terre,
Insecte et rose, aile et parfum!

Au Champ de Mars

(ÉCRIT EN MIL HUIT CENT CINQUANTE-CINQ!)

Avant quinze ans, plaine maussade,
Au lieu de tes poudreux gazons,
Nous verrons ici des maisons,
Des palais à fière façade.

Avant quinze ans, ce dôme épais
Sera jeté bas sur la terre,
Et, dans l'École militaire,
Les preux enseigneront la paix.

Alors ici plus de vacarmes,
Les bonnes gens n'y viendront pas
Voir des conscrits marcher au pas
Et se démener sous les armes.

Alors le canon se taira :
Le shako, l'épaulette à franges,
Sembleront des masques étranges
Bons à porter à l'Opéra.

Alors les sanglantes victoires
Dont nous exaltons la fureur,
Sinon pitié, feront horreur
A ceux qui liront nos histoires...

Et vous qui devant les saluts
Redressez vos têtes hautaines,
Vous serez morts, mes capitaines,
Et vos enfants ne tueront plus !

Idylle

C'ÉTAIT la fille d'un tailleur,
Une pervenche, une hirondelle,
Je ne sais quel parfum de fleur
Avec un frémissement d'aile;

Un air mutin, jamais railleur,
Une âme charmante et fidèle :
Je l'aurais aimée; auprès d'elle
J'étais ému, j'étais meilleur.

Hélas! pourquoi faut-il qu'on mange?
Hier j'ai reçu de cet ange
Ce billet aux traits déchirants

(C'est elle qui fait les factures) :
Habit, pantalon, fournitures,
Et cætera... deux cent huit francs.

Pastel

Je lui dis un jour, la voyant si belle
(Nous suivions tous deux le même chemin) :
« Veux-tu me donner ton cœur ? — Non », dit-elle
Et puis sur son cœur elle mit sa main.

« Pourquoi mets-tu là ta main blanche et fine ? »
Dis-je à la fillette aux cheveux dorés.
Mais elle, en prenant des airs de dauphine :
« Cherchez bien, dit-elle, et vous trouverez. »

Je restai muet devant cette enfance
Qui me lutinait d'un souris moqueur...
Puis elle ajouta : « C'est pour ma défense.
Qu'on prenne ma main, si l'on veut mon cœur.

Ah ! que voilà bien le siècle où nous sommes !
Qu'on était plus jeune au bon temps ancien !
Comme à belles dents on mordait les pommes !
Comme on s'aimait mieux, comme on s'aimait bien !

Les bois n'étaient pas taillés en charmilles,
On ne songeait pas toujours à demain ;
Loin d'avoir la main sur le cœur, les filles
Avaient simplement le cœur sur la main.

Pierrot

Sur les bancs du théâtre infime
Qui te sert d'école et d'autel,
Je suis des yeux ta pantomime,
Divin Pierrot, maître immortel!

Le poltron s'enferme à la brune,
Son logis devient un couvent;
Mais tu sors au clair de la lune,
Mon ami Pierrot, l'œil au vent.

Tu sors, mais gare l'embuscade!
Par vingt soldats te voilà pris.
Choisis: la chaîne ou l'estocade?
Tu choisis la chaîne, et tu ris.

Tu ris, car il te reste une arme,
Ce pied sournois, leste et charmant,
Ton salut, l'effroi du gendarme,
Ta liberté, son châtiment.

Tu ris en narguant tes entraves,
Captif roi du geôlier, moqueur
Plus sérieux que les gens graves,
Vaincu triomphant du vainqueur.

Ami Pierrot, la vie est dure,
Le monde est triste et mécontent :
Garde-nous ta gaîté qui dure,
Garde-nous ton rire éclatant!

Il a peur, sa chandelle est morte ;
Il a froid, il n'a plus de feu...
Pauvre monde, ouvre-lui ta porte,
Bon Pierrot, pour l'amour de Dieu !

Rencontre

En passant je les vis hier;
Je ne sais rien de lui ni d'elle,
Sinon qu'il était jeune et fier,
Sinon qu'elle était brune et belle.

Tous deux, peut-être par hasard,
Se sont rencontrés dans la rue
Et n'ont échangé qu'un regard,
Puis dans l'ombre elle est disparue.

Ils se sont envolés tous deux,
Le jeune homme et la jeune femme :
Voilà tout ce que j'ai su d'eux.
Mais cette lueur, cette flamme,

Ce rayon que j'ai pu saisir
Entre elle et lui, sans les connaître,
D'un frémissement de plaisir
A fait frissonner tout mon être,

Et j'ai dit : « Qui que vous soyez,
Vous dont l'un à l'autre se donne,
Fussiez-vous même fourvoyés,
Dieu vous bénisse ou vous pardonne! »

En tête-à-tête

Devant mes yeux joue une main,
Main de fée ou de charmeresse,
Doigts de neige, ongles de carmin
Sculptés au beau pays de Grèce.

Vive et souple en ses mouvements,
On dirait qu'elle se promène
Sur d'invisibles instruments
Plus doux que toute voix humaine.

Puis si petite ! Un colibri
Qui voudrait se cacher en elle
N'y saurait trouver un abri
Sans montrer sa tête ou son aile.

Ah! si, la tenant dans ma main,
Je l'y garde une heure asservie,
J'en serai fou jusqu'à demain...
Et malheureux toute ma vie.

Dans une Église

Je suis entré dans une église.
Un abbé qui croit aux démons
En ce moment s'immortalise
Par le plus beau de ses sermons.

Il dit que l'humaine vallée
Est un séjour de désespoir,
Que notre terre est désolée,
Qu'elle fait honte et peur à voir...

Je rêve à la saison féconde
Où tout s'éveille, où l'aube en pleurs
Rougit au loin le ciel et l'onde
Et brille aux paupières des fleurs.

Il dit que l'homme est un transfuge
Sans foi ni loi, sans feu ni lieu,
Banni du céleste refuge,
Dur à son frère et même à Dieu...

Je rêve à la vaillante escorte
D'amis qui peuplent mon chemin
Et, sans que je frappe à leur porte,
Viennent tous me tendre la main.

Il dit encor, gonflé de haine,
Que les enfers s'ouvrent ardents,
Que nous irons dans la géhenne,
Où l'on pleure en grinçant des dents..

Je rêve à la terre promise
Où la famille humaine un jour
Ira s'asseoir, libre et soumise,
N'ayant qu'une âme et qu'un amour.

Après ces paroles suprêmes,
Il s'arrête enfin, l'œil en feu,
Et je sors, honteux des blasphèmes
Dont cet homme a flétri son Dieu

Chez moi

Je rentre dans ma solitude,
Je descends au fond de mon cœur,
Et j'y trouve une quiétude
Qui me rend plus fort et meilleur.

Sans courber un front morne et blême,
Sans fouiller le firmament bleu,
Je trouve en moi celui que j'aime,
Et, l'aimant, je lui dis : « Mon Dieu !

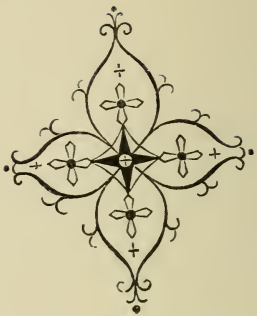
« Dieu qui fleuris dans les prairies,
Dieu qui chantes dans les buissons,
Qui rêves dans nos rêveries,
Qui bénis quand nous bénissons...

« Dieu tout bon qui te fais lumière
Pour guider nos esprits flottants,
Qui, pour réchauffer la chaumière,
Te fais soleil au doux printemps ;

« Qui voulus prier comme on prie
Et pleurer comme on pleure ici,
Qui voulus naître de Marie
Pour avoir une mère aussi...

« Fais que le monde enfin devienne
Meilleur au moins, sinon parfait ;
Rallume toute âme à la tienne,
Veille où l'on dort, aime où l'on hait ;

« Qu'enfin, mon Dieu, partout visible
Je te trouve, et partout vainqueur,
Sans rentrer sous mon toit paisible,
Sans descendre au fond de mon cœur ! »



NAPOLITAINES

NAPOLITAINES

Le Lazzarone

Foule barbare et fanfaronne,
Mornes enfants des pays froids,
Vous méprisez le lazzarone,
Esclave accroupi sous ses rois...

Puisque c'est moi qui suis l'esclave,
Montrez-moi ce que vous bravez!
A vous la boue, à moi la lave!
Couchez-vous donc sur vos pavés!

Vous craignez l'eau qui vous enrhume,
Le vent, le ciel, la neige et l'air...
A moi l'azur, à vous la brume!
Marchez donc pieds nus en hiver!

Toutes les nuits, sous les étoiles,
Dormez d'un calme et chaud sommeil,
Frileux qui devez dans vos poêles
Vous-mêmes vous faire un soleil.

Si vraiment gouverne et domine
Chez vous ce grand peuple ouvrier,
Qui sans pain souffre en la famine
Et sans feu gèle en février;

S'il est roi, celui qui travaille
Jour et nuit, torturant son corps
Pour mourir de faim sur la paille...
Je suis donc un dieu, moi qui dors!...

Plus grand que vous, l'esclave immon
A le droit de vivre en plein air
Et d'aller jusqu'au bout du monde
En lançant sa barque à la mer.

La Pastoure

C'était un pré riche et superbe
Où la rosée étincelait,
Et qu'arrosait, perdu sous l'herbe,
De son murmure un ruisselet.

Là venait une fille accorte,
Mais malingre, à l'air souffreteux,
Avec ses deux chiens pour escorte,
Chassant les moutons devant eux.

Un matin, la pauvre affamée
Me dit : « Je suis sans feu ni lieu.
Un peu de pain ! Ta bien-aimée
Te le rendra, plaise au bon Dieu ! »

Et moi, voyant déjà sur elle
Les ravages des temps mauvais,
Dans les mains de la pastourelle
Je versai le peu que j'avais.

Dès lors s'écoule mainte année,
Si bien que l'herbe aux coups de vent
Bien souvent se pencha fanée,
Et se releva bien souvent...

Me voici dans le pré qu'entoure
Le bruit du ruisselet perdu ;
Mais je n'y vois plus la pastoure,
Et son pain ne m'est pas rendu.

Stella

Démon qui fais envie aux anges
Avec ton œil ardent et clair,
Dis-moi combien il est d'oranges
Sur les murs de Castel-en-Mer,

Combien le soleil d'or épanche
De rayons sur les mariniers,
Combien dans Ischia la blanche
Il est de fleurs aux citronniers;

Dis-moi combien l'onde mourante
Où vont se baigner les zéphyrs
Sur le rivage de Sorrente
Peut jeter d'humides soupirs;

Combien il s'allume de cierges
Là-haut dans les nuits de gala,
Combien de bonheurs ont les vierges
Du paradis, ô ma Stella!...

Et moi qui te cherche sans trêves,
Moi qui mourrais sans tes yeux noirs,
Je te dirai combien de rêves
Mon cœur te donne tous les soirs.

Le Mendiant

Je m'éveille avant toute chose,
Avant les bruns pêcheurs, avant
Que Naple ouvre son drapeau rose
Qu'elle arbore au soleil levant...

Dès lors, je pars et suis ma route.
La chèvre ne gravirait pas,
Pour gagner le peu que je broute,
Les rochers où rampent mes pas.

Sur le pavé brûlant des villes,
La main tendue aux inconnus,
De l'aube au soir je fais vingt milles,
Toujours à pied, toujours pieds nus,

Dominant les bruits, les vacarmes,
Avec mes cris, avec mes pleurs,
Invoquant la Vierge des Carmes
Et la madone aux Sept Douleurs,

D'oraisons et de litanies
Coupant mes sanglots douloureux,
Chassé, couvert d'ignominies,
Roué de coups par les heureux;

L'œil au guet, épiant ma proie,
Fermant les yeux, traînant le pié,
Me mutilant pour qu'on me croie
Difforme, aveugle, estropié.

Pour vivre au soleil qui m'éclaire
Et rester libre en mon néant,
Je fais un métier de galère...
Et vous m'appelez fainéant!

Luiselle

J'ai mes cheveux bruns pour tout bien,
Disait hier la Luiselle ;
Mais, fière dame ou demoiselle,
Ces cheveux, tu les voudrais bien...

Car à mes pieds si je les traîne,
Noirs, épais, ruisselants et lourds,
Comme un long manteau de velours,
Chacun dira : « Voici la reine ! »

Je garde là tout mon trésor
(Peu de grands en ont qui le vaille),
Mon ruban, mon peigne en écaille,
Et mon épingle, un stylet d'or.

Le ruban vient de la madone;
S'il me reste jamais au front,
Les jours que je vivrai seront
Bénis par le Dieu qui pardonne.

Le peigne d'écaille et d'or fin
Me vient de ma mère, une sainte;
Sous cet abri je vis sans crainte :
Je n'aurai jamais froid ni faim.

Pour mon stylet, prenez-y garde!
Le pêcheur qui me l'a donné
Est grand, musculeux, basané...
S'il me trahit, je le poignarde!

Les Deux Sœurs

(CHANSON POPULAIRE)

En levant les yeux, je vis une étoile;
Quand je les baissai, j'en ai bien vu deux :
Deux filles, des sœurs que la nuit sans voile
Au bord de la mer fit tomber des cieux.

L'une était si blonde, et l'autre si brune,
Qu'entre l'une et l'autre hésitait mon cœur...
Oh ! que saint Janvier m'en donne au moins une,
Rien qu'une pour femme .. ou pour belle sœur.

La Capouane

(CHANSON POPULAIRE)

HIER mon cœur tomba de ma fenêtre.
La brune enfant passait par là peut-être...

Mon pauvre cœur, où s'est-il envolé?
La brune enfant qui passait l'a volé.

Elle a deux cœurs ainsi rien que pour elle,
Et moi, pas un! — Rends-moi mon bien, la belle,

Ou plutôt non, ne me rends pas mon bien :
Garde mon cœur, et donne-moi le tien!

La Zingarelle

La voyez-vous, à Chiatamone,
Main tendue et genoux pliés,
Assise, à demander l'aumône
En jetant des mots singuliers;

La voyez-vous, la zingarelle,
Reine en exil, mais fière encor,
Drapant sa beauté haute et frêle
En des haillons de pourpre et d'or?

Sept ans passés, la bohémienne
Me dit, m'arrêtant en chemin :
« Enfant, mets ta main dans la mienne. »
Et je mis ma main dans sa main.

Alors la fille de Bohême,
Découvrant le signe amoureux :
« Cherche bien la beauté qui t'aime,
Dit-elle, et tu seras heureux. »

J'allai donc, et de scène en scène,
Des prés verts au sable marin,
Des palais rangés sur la Seine
Aux châteaux penchés sur le Rhin.

Par les grands chemins de la plaine,
Sur la montagne au blanc sommet,
Longtemps je courus, hors d'haleine,
Cherchant la beauté qui m'aimait...

Las! mon cœur ne l'a point trouvée ;
Mais il fut heureux ici-bas
Tant qu'il l'a cherchée et rêvée...
La zingara ne mentait pas.

La Marinarelle

Souriant, tranquille et hautaine,
Même aux regards des inconnus,
Elle revient de la fontaine
Au pas royal de ses pieds nus.

Sa main tient la cruche remplie
Qui pose sur un front charmant;
Son bras, qui suit la main, se plie
Et s'arrondit suavement...

Les jeunes gens de la marine,
En soupirant, disent aux vieux
Que le cœur bat dans sa poitrine
Plus fier qu'il ne brille en ses yeux.

Devant cette beauté sans ride,
Le pêcheur qui livre à midi
Sa tête au feu d'un ciel torride
Chancelle et recule étourdi.

Passe un gueux à peau rude et noire,
Aux os frileux et découverts,
Qui vers l'eau rampe et n'y peut boire,
Courbé sous sa charge d'hivers...

« Fou ! dit la plèbe malfaisante,
Pour boire ici tu viens trop tard !... »
La vierge s'incline et présente
Sa cruche aux lèvres du vieillard..

Et moi, je pense à la fontaine
Où, suppliant d'abord en vain,
Auprès de la Samaritaine
S'assit le mendiant divin

Pulcinella

Sur le port populeux qui semble
Presser l'eau dans son bras courbé,
Deux rhéteurs péroraient ensemble,
L'un bateleur et l'autre abbé.

Or l'abbé, des plus catholiques,
Parlait en patois saugrenu
De ces chaudières diaboliques
Où cuit Satan, le dieu cornu.

Le bateleur, en sentinelle
Devant un châssis tout rugueux,
Allait montrer Polichinelle,
Bouffon du peuple et roi des gueux.

Voyant le fantoche apparaître,
Le public, toujours enfantin,
Désertant le tréteau du prêtre,
Courut à celui du pantin.

Aussi, pour ramener au prône
Ceux qui fuyaient, le saint hurla,
Brandissant un crucifix jaune :
« Voici le vrai Pulcinella! »

Bien dit, l'abbé! — Le dieu de verre,
D'argile ou d'or en qui tu crois,
N'est point le martyr du Calvaire;
Ton crucifix n'est point la croix;

Ton mannequin, docte en sornettes,
Nasille et gambade : — ainsi font
Les petites marionnettes
Trois demi-tours, et puis s'en vont.

Prends donc ta voix entrecoupée,
Lève tes bras, tombe à genoux;
Agite à grand bruit ta poupée...
Bravo, bravo, l'abbé! — Mais nous,

Pour que le monde nous comprenne,
Brisons ce hochet rebuté,
Et chargeons-nous du poids que traîne
La douloureuse humanité.

Le Jettatore

(RIMES)

MANGEONS, buvons! C'est fête ici,
Sonnez, hautbois et cornemuses!
Égayez-nous, vous les neuf Muses!
Mais quelle peur a donc transi
Filles, garçons, les vieux aussi,
Les vieilles, les duègnes camuses?

C'est qu'on a vu dans le festin
Se dresser, comme un Minotaure,
L'affamé que rien ne restaure,
Suppôt du monde clandestin,
Messager fatal du destin,
L'inexorable jettatore!

Tout souffre aussitôt qu'il paraît :
Le chien ne garde plus l'arrêt,
Le chasseur n'atteint plus le lièvre,
Le peintre est lâche, fade ou mièvre ;
Le danseur n'a plus de jarret,
La prima donna prend la fièvre,

Le figuier pourrit jusqu'au tronc,
Le meilleur vin tourne en cervoise,
Le miel prend un goût de citron,
Le plus rigide s'apprivoise,
Le plus hardi devient poltron,
La plus chaste devient grivoise.

L'homme fait, même le vieillard
Que l'œil maléfique ensorcelle,
Quand ils auraient un milliard,
Voient jusqu'à la moindre parcelle
D'écu, jusqu'au dernier liard,
S'évaporer leur escarcelle.

Gare à vous, arbres du verger!
L'ennemi peut vous submerger
Ou dessécher votre racine

Avec une œillade assassine.
Fuis, pastourelle, et toi, berger,
Rentré le troupeau qu'il fascine!

Voici l'homme vêtu de deuil,
L'homme noir... Sauve-toi, laïque!
Poëte, échappe au mauvais œil
Qui rendrait ton vers prosaïque,
Et n'inscris plus en mosaïque
Le doux mot d'*Ave* sur ton seuil!

Que chacun s'efface ou rebrousse
Devant l'homme au nez de corbin
Qui vous terrasse et vous détrousse!
Quand Diane, surprise au bain,
Vit la face indiscrète et rousse
D'Actéon, braconnier thébain

(La beauté veut qu'on la devine,
Non qu'on la scrute sans pudeur),
Elle agita sa main divine,
Et l'eau qui voilait sa candeur
Mouilla la tête du rôdeur,
Qui devint branchue et corvine.

Depuis lors, de l'esprit pervers
On sait conjurer la puissance ;
On peut éviter les revers,
On peut abriter l'innocence :
Car la bienfaisante excroissance
Est le salut de l'univers.

Portez-la, pauvres gens en loques,
Vous verrez les vertus qu'elle a !
Parmi vos bijoux de gala,
En bracelets, en pendeloques,
En amulettes, en breloques,
Portez-la, riches, portez-la !

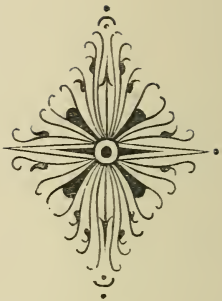
Faites-la monter en épingle !
Peignez-la, croyants, pendez-la
Sur chaque store, à chaque tringle !
Croyez-y, sectateurs d'Allah,
De Voltaire ou de Loyola,
Du père Hyacinthe ou de Zwingle !

Que sur les dômes radieux
Des temples sacrés où les dieux
Président à nos destinées,

Sur vos portes, vos cheminées,
Dans les plaines illuminées
Et dans les bois mélodieux;

Depuis les taudis froids et mornes
Où l'air est pestilentiel
Jusqu'au palais officiel,
Que partout, sans nombre, sans bornes,
S'amassent de la terre au ciel
Des cornes, des cornes, des cornes!!!

MISSIVES



MISSIVES

A une Cousine

Tête à tête, après dîner,
Ma cousine, à la bonne heure,
C'est charmant de cousiner,
Quand la cousine est mineure.

Un cousin, c'est sans danger :
On l'agace, on le houspille,
On aime en lui l'étranger
Et l'enfant de la famille.

Avec lui (c'est singulier)
Sans rougir on est heureuse;
L'amour devient familier,
L'amitié presque amoureuse,

Le baiser que méchamment
On refuse... en laissant faire,
N'est pas celui d'un amant,
Mais non plus celui d'un frère.

En riant, sans peur du feu,
On joue avec la fumée,
Et cousine est un milieu
Entre sœur et bien-aimée.

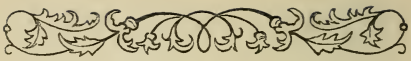
A une jeune Fille

Ainsi vous avez dix-sept ans,
Heureuse entre les fortunées!
Dix-sept courtes, folles journées,
Un bonheur de tous les instants,

Des amis nombreux et constants,
Quelques leçons vite données
Pour abréger les matinées,
Un piano pour passe-temps;

Puis, toutes les après-dînées,
La porte ouverte à deux battants,
Des jeux, des danses effrénées,

Des cris, des rires éclatants :
Les voilà, vos dix-sept années
Qui ne font pas même un printemps!



A une autre

BRUNE enfant aux yeux bleus, vous m'avez dit un soi
« Combien j'aime la fleur qui naît à ma croisée,
Balance au vent léger son léger encensoir
Et présente au soleil sa coupe de rosée! »

Vous m'avez dit aussi, brune enfant aux yeux bleus
« Combien j'aime l'oiseau que tout autre effarouche,
Mais qui vient chaque jour, confiant et frileux,
Se chauffant dans mon sein, becqueter sur ma bouche!

Brune enfant aux yeux bleus, vous m'avez dit enfin,
En regardant les cieux : « Combien j'aime la nue
Qui, traversant la nuit comme un blanc séraphin,
Par delà l'horizon suit sa route inconnue! »

Ainsi vous me parliez, mais que vous aviez tort
(Je vous le dis tout bas de peur qu'on ne m'en blâme) !
Ce n'est point tout cela que vous aimez si fort,
Mais vous aimez l'amour qui s'éveille en votre âme..

C'est lui qui vous paraît si charmant et si beau,
Lui que vous arrosez dans la fleur odorante,
Lui que vous caressez en caressant l'oiseau,
Et lui que vous suivez où va la nue errante.

A une vieille Fille

Tu n'as pas voulu quand j'avais vingt ans,
Tu n'as pas voulu dans le temps des roses,
Où, n'ayant souci des plus douces choses,
Je n'aimais que toi de tout le printemps;

Où j'aurais franchi les monts et les plaines
Pour te voir une heure et m'en retourner,
Où ma vie entière était à donner,
Où mon avenir avait les mains pleines.

J'allais devant moi d'un pas résolu,
J'avais pour étoile une tête blonde.
Si tu m'avais dit : « Donne-moi le monde »,
Je l'aurais conquis... — Tu n'as pas voulu.

Voici l'heure, hélas! où naissent les rides;
Déjà le soleil paraît décliner.
Je n'ai plus ma vie entière à donner...
Bientôt l'avenir aura les mains vides.

Nous pleurons tous deux les ans révolus.
Tu ne voulais pas dans le temps des roses.
L'automne est venu, plein d'heures moroses,
Et tu voudrais bien; — mais je ne veux plus.

A une autre

Avril a fui, pauvre âme en pleurs!
Mais sans tresser pour vous ses fleurs
En couronne de fiancée.
Vous voyez passer deux à deux
Vos amis d'enfance, et loin d'eux
Vous restez seule et délaissée.

Vous regardez amèrement
Celles qui vivent en aimant :
L'épouse, la mère, l'aïeule,
L'enfant qui, si frêle et si doux,
Nous soutient, appuyé sur nous...
Vous restez seule, toute seule!

Et pourtant d'ici jusqu'au soir
Le ciel ne doit pas rester noir.
Puisque jamais Dieu n'abandonne
Ceux que le monde abandonna,
Vous pouvez être heureuse : on n'a
De bonheur que ce qu'on en donne.

Il est partout des malheureux :
Toute âme, en se penchant sur eux,
Rencontre une âme sœur qui l'aime.
En les soulageant on guérit ;
Pour les consoler on sourit,
Et l'on se console soi-même.

Qui mange seul mange sans faim,
Mais on peut partager son pain
Avec bien des gens sur la terre ;
On a chaud en les réchauffant ;
Chacun peut trouver un enfant
Chez ceux qui cherchent une mère.

Ah ! tous ces oiseaux affamés
Accourront, si vous les aimez,
Autour de vous, à tire-d'ailes,

Et, s'ébattant sur vos genoux,
Vous feront un printemps plus doux
Que le printemps des hirondelles.

Et vous aurez connu l'amour
Qui dure jusqu'au dernier jour,
Qui, même après la dernière heure,
Vous retient encore ici-bas,
Dans un ciel où l'on ne meurt pas,
Dans une âme en deuil qui vous pleure.

A une Fiancée

Prenez-le donc, chère inconnue,
Cet ami que nul n'aime assez,
Et recevez la bienvenue
Dans son cœur où vous m'effacez.

Il le faut, je vous l'abandonne,
Je l'attache à votre anneau d'or ;
Mais sachez quel bien je vous donne
Avant de vous connaître encor.

Je vous livre une conscience
Sévère et que rien n'engourdit :
L'arbre divin de la science
N'a pour elle aucun fruit maudit ;

Un esprit qui tient de son père
Le savoir dont il est armé,
Un cœur chaud qui sait par sa mère
Comment un fils doit être aimé.

Je vous livre, et vous les envie,
Tous les jours gais, frais et sereins,
Que sa vie offrait à ma vie,
Et ma moitié de ses chagrins.

Car nul ne dispute à l'épouse
Celui qu'elle nous enleva :
Quand elle entre, aimante et jalouse,
L'ancien camarade s'en va.

Du moins, puisque la loi suprême
A le perdre m'a condamné,
Gardez-le bien tel que je l'aime
Et tel que je vous l'ai donné.

A une Femme

Si je vous aimais bien, vous pourriez à merveille
Me détester, Madame, et m'abreuver de fiel ;
Quand je suis là, tourner vos yeux distraits au ciel,
Et quand je parle ici, prêter là-bas l'oreille ;

Prendre un air somnolent quand mon esprit s'éveille,
Me narguer en parlant des sots au pluriel,
Voltiger, bourdonner comme une folle abeille
Gardant pour moi son dard, et pour d'autres son miel ;

Sourire à votre chien lorsque je vous regarde,
Emporter ma jeunesse et n'y pas prendre garde,
Fouler aux pieds ma vie attachée à vos pas.

Si je vous aimais bien, ma belle enchanteresse,
Vous me rendriez fou par vos airs de tigresse ;
Mais soyez donc aimable : on ne vous aime pas!

A une autre

Lorsque vous le voyez passer sous la fenêtre,
Les cheveux dans les yeux, l'œil morne et le front l
Ce nouvel amoureux qu'on vous a fait connaître.
Vous vous dites sans doute, — en souriant peut-être
Pourquoi m'aime-t-il donc, moi qui ne l'aime pas?

Oh! ne le plaignez pas! Si fort qu'on lui résiste,
Si loin qu'on le repousse, il aime ses douleurs;
Dût-il en être heureux, il n'irait point ailleurs;
Il ne voudrait jamais, fût-il cent fois plus triste,
Échanger votre paix contre un seul de ses pleurs.

Oh ! ne le plaignez pas de votre indifférence !
Quel port vaut la tempête, au vent libre, en pleine eau ?
Dormir est doux parfois, mais vivre est bien plus beau :
Demandez aux mourants si, malgré leur souffrance,
Ils ne préfèrent pas l'agonie au tombeau ?

Ils repoussent du bras la mort qui les convie,
Quels que soient les tourments qui s'acharnent sur eux :
Ainsi nous bénissons notre amour douloureux.
Qui ne le connaît pas ne connaît pas la vie ;
Qui n'en a pas souffert ne fut jamais heureux...

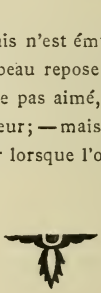
Et vous ne l'êtes pas, Madame, et lui, s'il aime,
Est moins proscrit que vous qui lui fermez vos bras ;
Ne le plaignez donc plus, mais plaignez-vous tout bas !
Ne pleurez pas sur lui, mais pleurez sur vous-même !
Ayez pitié de vous, puisque vous n'aimez pas !

Enviez-lui plutôt sa peine et sa détresse,
Car vous ne savez pas dans quel monde étoilé
Il vit tout plein de vous, qui l'avez exilé,
Ni tout ce qu'en votre œil aride il boit d'ivresse
Et de ravissement, ce cœur inconsolé !

Vous ne saurez jamais l'extase de son âme
Quand il vous suit partout et vous emporte en soi,
Comme en son rêve immense il vous prend, pauvre f
Et comme il vous ranime, et comme il vous enflam
Et comme il vous couronne, et comme il est bien ro

Vous ignorez cela! — Pour vous, dont l'âme fière
Dure, froide, immobile, inexorable, dort
D'un sommeil qui sans rêve est semblable à la m
Le jour succède au jour sans ombre et sans remo
Et la nuit à la nuit sans vie et sans lumière...

Votre cœur, qui jamais n'est ému ni charmé,
Dans la paix du tombeau repose inanimé...
Ah! mon Dieu, n'être pas aimé, lorsque l'on aim
C'est un affreux malheur; — mais le malheur suprê
C'est de ne pas aimer lorsque l'on est aimé.



A une Mère

Tu dis, en ta douleur étrange :
« Le Ciel aurait dû bien plutôt
Ne pas nous donner ce pauvre ange
Que de nous l'enlever sitôt. »

Ne dis pas cela, pauvre mère !
Si l'enfant n'était pas venu,
Ta peine eût été moins amère,
Mais ton cœur bien plus vide et nu

Sans tes félicités ravies
Aurais-tu senti doucement
Dans ton sein palpiter deux vies,
Deux cœurs d'un même battement ?

Aurais-tu vu, sans la chère ombre
Que berce le saule pleureur,
Tes neuf mois de tourments sans nombre,
Tes nuits d'angoisse et de terreur,

Et ce dernier jour de martyre,
Le plus terrible et le plus beau,
Se dissiper dans un sourire
Et s'oublier sur un berceau ?

Doux comme Jésus dans sa crèche,
Et si joyeux, si caressant...
Aurais-tu senti sa main fraîche
Ouvrir ta robe en s'y glissant ?...

Aurais-tu connu sa tendresse ?
Et quand tous criaient devant toi :
« Le bel enfant ! » dans ton ivresse
Aurais-tu dit : « Il est à moi » ?

Hélas ! voilà pourquoi tu pleures.
Il est amer, le souvenir
De ces beaux jours aux courtes heures
Qui ne doivent pas revenir !

Ne dis pas cela, pauvre femme!
Si le passé n'y remuait,
Nous n'aurions au fond de notre âme
Qu'un tombeau désert et muet.

Le souvenir a les mains pleines
De fleurs et les yeux de rayons;
Il est, dans nos maux et nos peines,
Le seul ami que nous ayons.

Toujours assis à notre porte
Et gardant nos biens les plus doux,
Aussitôt il nous les apporte
Quand nous l'appelons près de nous;

Il replace en nos mains avides
Tous nos bonheurs, tous nos trésors;
Il repeuple nos maisons vides,
Il ranime en nos seins les morts;

Il construit avec les prophètes
Ce beau ciel où tout à la fois
Nous retrouvons nos jeux, nos fêtes
Et nos bien-aimés d'autrefois;

Où tout entier, moins la souffrance,
Le passé renaît avenir...
Tu le vois, même l'espérance
N'est qu'un rêve du souvenir.

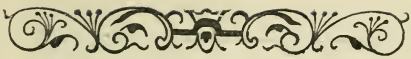
A un Philosophe

Je pense, donc je suis. » Être, c'est donc penser?
Quoi! penser seulement? S'enfermer dans un poêle,
Y dormir en silence et n'y jamais laisser
Venir un seul rayon de soleil ou d'étoile;
Si quelque ancien ami vient à nous, le chasser;
Étouffer jusqu'aux bruits que le vent nous apporte;
Fermer ses yeux, fermer sa main, fermer sa porte;
Se cloîtrer toujours plus dans sa prison d'airain,
Et croire dominer la vie en souverain;
Se faire un monde où rien du dehors ne pénètre;
Tuer jusqu'à son cœur; ne remuer qu'un peu
De cendre en ce foyer où s'éteignit le feu;
N'écouter, ne sentir, ne toucher, ne connaître
Qu'un peu de son néant et croire embrasser Dieu...
Quoi! penser, et penser seulement, c'est donc être?

Docteur, j'ai trop vécu, trop souffert dans ta foi.
J'ai voulu fuir aussi le monde que j'habite,
Et j'ai répudié, pareil au cénobite,
Le Dieu vaste et vivant que j'aimais hors de moi;
J'ai fermé mes rideaux et j'ai clos ma paupière,
Dans mon isolement j'ai marché sur tes pas,
J'ai construit sur mon âme un sépulcre de pierre
Et j'ai dit hautement : « Je suis ! » — Je n'étais pa

Mais du jour où, rouvrant ma porte et mes croisé
J'ai rappelé chez moi le soleil bienvenu,
Les brises, les parfums, les chansons, les rosées,
Tout un ciel, tout un monde oublié, méconnu;
Du jour où j'ai voulu repeupler ma demeure,
Où mes anciens amis sont revenus; du jour
Où la nature et l'homme et l'âme extérieure
Sont rentrés dans mon sein qui les change en amo

Dès lors j'ai retrouvé ma jeunesse ravie,
J'ai senti dans mon sein mon Dieu se ranimer,
J'ai réveillé mon cœur, j'ai recouvré la vie...
Être, c'est donc aimer et seulement aimer.



A un Homme

C'est vrai, l'enfant n'est pas un ange
Et le vieillard n'est pas un dieu :
L'âge suprême est au milieu,
Quand on moissonne et qu'on vendange ;

Quand l'homme est prudent au conseil,
Rude au labeur que Dieu seconde...
Salut à la saison féconde
Des longs jours et du plein soleil!

L'innocence est chose éphémère ;
Au foyer j'admire d'abord
Non la couchette où l'enfant dort,
Mais la chaise où veille sa mère.

Celui que j'aime au camp n'est pas
Le conscrit, n'est point l'invalide,
C'est le soldat au corps solide
Qui va d'un pied sûr à grands pas,

Qui ne fléchit pas sous l'armure;
C'est le cœur généreux et droit
Qui veut et peut tout ce qu'il doit,
L'âme encor jeune et déjà mûre,

Sachant la joie et la douleur,
Ardente encore et déjà forte...
As-tu vu l'oranger qui porte
A la fois son fruit et sa fleur?

Au général Dufour

Les guerriers ne sont plus les héros d'ici-bas.
Ils ne seront jamais chantés par nos Homères,
Ceux qui, dans la poussière et le feu des combats,
Vont remplir les maisons de tristesses amères.

Mais celui qui renonce aux palmes éphémères
Pour épargner le deuil est grand. Il n'entend pas,
Dans les cris de triomphe élevés sur ses pas,
Les râles des mourants ni les sanglots des mères.

Malheur à qui, frappant sans pitié ni remords,
Des vivants balayés fait des monceaux de morts
Et veut pour son pays l'écrasement d'un autre.

Dans l'ombre on le verra bientôt s'ensevelir,
Et le lugubre éclat de son nom doit pâlir
Devant la glorieuse humilité du vôtre.

A Madame Michelet

Cartigny, 1er août 1868

Rentrant ce soir de ma tournée
Aux champs par un temps clair et doux —
Oh ! la bonne fin de journée ! —
Je trouve une lettre de vous,

De la main simplement émue
Qui, s'animant et s'échauffant,
Jusqu'au fond du cœur nous remue
Avec l'*Histoire d'une enfant*,

Tandis qu'auprès d'elle, et sans doute
Inspiré par elle, adouci,
Un homme que le monde écoute
Nous raconte une histoire aussi,

Celle d'un autre enfant, la France :
Enfant parfois un peu gâté,
Mais qui donna par sa souffrance
Du bonheur à l'humanité.

C'est ainsi que, vivant ensemble,
Rêvant, aimant, chantant en chœur,
Vous que la vie entière assemble,
Vous travaillez d'un même cœur :

Lui, le poëte, le prophète,
Va couronner son monument,
Et vous, attacher sur le faîte
Le bouquet du couronnement :

Car les tendresses tutélaires
Qui dès longtemps l'ont abrité,
L'apaisement de ses colères,
La douceur de sa gravité,

L'émotion de ses histoires,
Ce charme qui nous ravit tant,
Le triomphe de ses victoires...
C'est vous, qui m'écrivez pourtant.

A Mademoiselle Louisa Siefert

MERCI, jeune et vaillante sœur!
Tu vas plaire même au censeur,
Même au pédant que ta douceur
Désarme.
Tout le printemps, jusqu'à l'été,
Pour nous la cigale a chanté.
Ta muse a plus que la beauté :
Le charme.

Elle est sincère en sa candeur,
Sa franchise est une pudeur;
Ta muse a mieux que la splendeur :
La flamme.

Avec sa douleur qui sourit,
Avec sa pitié qui guérit,
Ta muse a mieux que de l'esprit :
Une âme.

Et quelle saveur de printemps!
Ton vers, bien que triste, a vingt ans...
Je t'ouvre donc à deux battants
Ma porte ;
J'oublie à tes accents plaintifs
Les philistins, les plumitifs,
Et mon siècle où le Dieu des Juifs
L'emporte.

Car, après tout, que nous faut-il,
Même à l'âge austère et viril,
Pour qu'en nos seins l'ancien avril
Renaisse,
Et pour nous ramener au cœur
A la fois ta séve et ta fleur,
Et ta lumière et ta chaleur,
Jeunesse?

Muse, beauté, nature, amour,
C'est vous! C'est l'oiseau de retour,
C'est la brume rose où le jour
Se lève,
Puis le jour qui tombe, les bruits
Qui tremblent dans l'ombre des nuits,
Le sommeil qui descend et puis...
Le rêve.

Et le cœur s'agite en rêvant,
Et tout à coup, se soulevant,
Il court, emporté par le vent
Qui passe,
Par-dessus le monde, à travers
La liberté des cieux ouverts,
L'immensité de l'univers,
L'espace!

Oh! pour suivre en leur chemin bleu
Les hirondelles du bon Dieu,
Pour aller, venir en tout lieu
Comme elles,

Donnez-moi pour voler dans l'air
Plus loin qu'où s'arrête la mer,
Plus haut qu'où s'allume l'éclair...
Des ailes!

A Théophile Gautier

Pauvre Gautier, tu n'es plus là !
Ta riche humeur nous est ravie...
La montagne à peine gravie,
L'âme disparaît au delà...
Hélas ! que d'esprit s'en alla,
Et quelle vie !

Comme il emmenait en riant
Toutes les muses, ses compagnes,
Par monts et vaux, bois et campagnes,
Dans un monde luxuriant :
A Venise, entre l'Orient
Et les Espagnes !

Jusqu'au bout l'heureux ciseleur,
Avec la grâce coutumière,
A gardé sa force première;
Et quel entrain, quelle chaleur!
Quelles fanfares de couleur
Et de lumière!

Poëte, on dit que tu dormais
Dans ta sereine indifférence,
Libre d'amour et de souffrance,
Glacé comme les hauts sommets...
Je sais pourtant que tu l'aimais,
La douce France!

Que tu lui revins tout entier,
Grave et triste à la dernière heure;
Que l'art sans flamme intérieure
N'est qu'un misérable métier;
Que tu pleuras, pauvre Gautier,
Et qu'on te pleure!

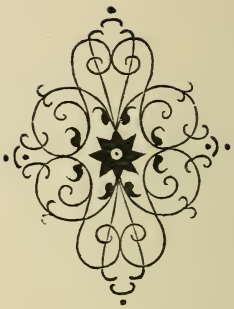
A Hamlet

Non, être ou n'être pas n'est point la question,
Hamlet ! Quand sommes-nous ? où l'existence est-elle ?
Comment arrêter l'homme en sa course immortelle ?
De son étoile errante où fixer le rayon ?
Dans quel éclair du temps et sur quel point du monde
Suspendons-nous jamais nos pas irrésolus ?
L'homme est, nous as-tu dit, — mais passe une seconde,
Et ce qu'il parut être, il ne l'est déjà plus.
Fruit mobile et changeant d'une union féconde,
D'un hymen éternel entre la terre et lui,
Il reçoit de partout, pendant sa vie entière,
Et disperse partout au hasard sa matière ;
Il se transforme, hier enfant, homme aujourd'hui,
Vieillard demain, bientôt cadavre, enfin poussière...
En lui, mobile aussi, l'âme est pareille au corps :
Elle espère ou maudit, doute ou croit, chante ou pleure,
Flottant d'amour en haine et d'ivresse en remords.

Ainsi le pèlerin qui jamais ne demeure
Et qui n'est jamais rien, puisqu'il change à toute heu
Tombe enfin dans la fosse où nous couchons nos mo

La mort! Est-ce pour l'homme une halte, une trê
Est-il ou n'est-il point au delà du trépas ?
« Il dort, nous as-tu dit, il dort... peut-être il rêve..
Et moi je te réponds, Hamlet, il ne dort pas!
Il marche, il marche encore à son œuvre éternelle.
La tombe est un berceau d'où l'âme, ouvrant son a
S'envole en palpitant dans l'air qui la ravit.
Ne dis pas du cadavre : « Il n'est plus! » car il vi
Ne dis pas du néant : « C'est la fin de tout être...
Car le néant n'est pas et rien ne doit finir.
Dans tout grain de poussière est une vie à naître,
Et le passé détruit redevient avenir.
Il n'est jamais de halte, il n'est jamais de trêve :
Le flot, en s'y brisant, ne meurt pas sur la grève,
Mais dans la haute mer il retourne écumant,
Y forme un autre flot que l'orage soulève,
Et, toujours ballotté, roule éternellement.

LES MORTS



LES MORTS

Le Père

Quand je revins de mon voyage
Et quand je revis ma maison,
Elle était comme d'un nuage
Enveloppée à l'horizon.

J'approchai, craignant quelque chose,
Et le premier qui me parla,
En me montrant la maison close,
Me dit : « Ton père n'est plus là !

« Ils l'ont couché dans une bière,
Ils l'ont drapé dans un linceul,
Ils l'ont conduit au cimetière,
Dans la fosse où l'on attend seul. »

J'allai donc, morne et solitaire,
Chercher mon père au champ sacré.
C'était un calme et frais parterre
Où jamais je n'étais entré.

Je vis des cyprès et des saules,
Un terrain plantureux et gras,
Des chênes voûtant leurs épaules,
Des sapins tendant leurs vingt bras,

Des fleurs cachant les catacombes,
Un nid dans un mur crevassé,
Des oiseaux chantant sur les tombes
Les récits du printemps passé ;

Un vaste jardin qui prospère,
Un beau soleil à son déclin...
Mais je n'y trouvai pas mon père
Et je rentrai, plus orphelin.

Je revis la maison déserte,
Les chambres aux plafonds noircis,
J'y retrouvai sa chaise verte,
Sa place à table où je m'assis;

Le médaillon, chère mémoire,
Pendant encore à son chevet,
Les livres, les armes, l'armoire,
Le bâton dont il se servait,

L'ombre de cette âme ravie,
La cendre de son dernier feu,
Tout ce qui restait de sa vie...
Et je me dis, bénissant Dieu :

« Ce n'est point là-bas sous la terre
Qu'ils l'ont couché, mais le voici.
Je n'irai plus chercher mon père
Chez les morts, sa tombe est ici. »

L'Ami

Adieu donc, mon vieux camarade!
Adieu, dors en paix, si tu dors.
Tes plus chers amis chez les morts
Bientôt vont te suivre en parade;

Mais je n'irai point avec eux.
Là, dans la fosse, ils vont descendre
Un peu de poussière et de cendre
Dans un coffre noir et hideux;

Puis, groupés autour de la tombe,
Le visage pâle et défait,
Ils entendront le bruit que fait
Sur le bois la terre qui tombe ..

Mais je n'entendrai pas ce bruit.
Plus tard ils iront sur le sable
Planter une croix périssable
Que le vent emporte et détruit,

Et cette croix sera couverte
Par eux de feuillage et de fleurs,
Mais je n'irai pas, tout en pleurs,
Y poser ma couronne verte.

En vain tes amis désolés
Ont couché là ton corps livide ;
Le cimetière est toujours vide,
Jamais les morts n'y sont allés.

Je t'ai fait un meilleur asile
Où seul, sans parade et sans bruit,
Pieusement je t'ai conduit,
Où seul près de toi je m'exile :

C'est mon âme, où tu n'es point mort.
Et quand, dans la saison future,
Je la sentirai libre et pure,
Sans peur, sans honte et sans remord,

Sans vil souci qui la dégrade,
Mais brave et calme en sa vigueur,
Je dirai, la main sur mon cœur :
« Te voici, mon vieux camarade ! »

L'Enfant

Vous m'avez demandé pourquoi
Noël, si gai pour tout le monde,
Noël est si triste pour moi...
Que voulez-vous que je réponde ?

Noël où la froide saison
Devient embaumée, étoilée,
C'est la fête de la maison,
Et ma maison s'est dépeuplée.

Je n'ai plus ma mère — et pourtant
J'avais encore une famille :
Au lieu de ma mère, une enfant...
Ah ! ma pauvre petite fille !...

Quand tous les autres m'avaient fui,
Elle du moins m'était restée;
Elle aurait cinq ans aujourd'hui,
Si Dieu ne me l'eût emportée.

Qu'importe qu'elle soit au ciel?
On eût pu lui faire en ce monde
Le plus bel arbre de Noël
Pour ombrager sa tête blonde...

Et son cœur eût battu joyeux
Devant toutes ces belles choses...
Et que d'éclairs dans ces doux yeux
Sous les paupières que j'ai closes!

Entre nous deux elle venait
(Que la mémoire est chose amère!)
Et dans ses bras elle prenait
Mon cou, puis celui de sa mère...

Et, nous tenant ainsi, parfois
Elle rapprochait nos deux têtes,
Et nous nous embrassions tous trois:
C'était alors le temps des fêtes!...

Reviendra-t-il? Dieu le défend :
Le tombeau ne rend pas sa proie.
Tu n'es plus là, ma pauvre enfant...
Et l'on vient me parler de joie!...

Ah! que ce jour soit fortuné
Pour tous les chrétiens, que m'importe?
Ils disent que Jésus est né,
Mais ma pauvre petite est morte!..

Encore l'Enfant

J'ENTENDS dire : Dieu soit loué!
Avril revient, tout va revivre,
Le sapin même a secoué
Son givre,

Et des gazouillements en chœur,
Et des bourdonnements sans nombre
Vont éclater, — mais seul mon cœur
Est sombre.

Car il sait que rien ici-bas
Ne remplit les nids sans colombes,
Que les fleurs ne consolent pas
Les tombes,

Que tout sentier mène à la fin
Où l'on a couché ceux qu'on aime,
Que tout y va, le vieux sapin
Lui-même.

Aussi, dans les bois palpitants
Bien que tout rie et tout renaisse,
Célébrant ta fête, ô Printemps,
Jeunesse!...

Mon cœur seul est triste. Il connaît,
Quand tout rit, des mères qui pleurent,
Et des enfants, quand tout renaît,
Qui meurent!...

Jeanne

Quand elle naquit, ce fut un beau jour,
Sa mère était pâle et belle d'amour,
Souffrante et ravie ..
Ce fut au printemps qu'elle ouvrit ses yeux,
Et le mois de mai, comme un chant joyeux,
Entonna sa vie...

Comme elle avança dans sa floraison !
Comme elle éclairait toute la maison
De sa tête blonde !
Eût-elle eu le monde entier pour berceau,
L'enfant qui tenait dans un nid d'oiseau
Eût rempli le monde.

Quelle fête aussi la première fois
Qu'elle dit : « Mon père ! » — et comme sa voix
Nous fut douce et chère !
Son père attendri, qui ne priait pas
Depuis bien longtemps, leva ses deux bras
Et redit : « Mon Père ! »

Puis elle devint la vierge aux yeux bleus
Chastement émue, un lac onduleux
Et pourtant sans rides,
Belle dans sa joie, et plus belle encor
Quand elle tendait ses mains pleines d'or
Aux pauvres mains vides.

Elle avait pour nous des regards de sœur,
Un pieux amour nous venait au cœur
En ouvrant sa porte ;
Fière, elle exaltait les cœurs généreux ;
Bonne, elle a rendu tout le monde heureux..
Et puis elle est morte.

Le Léthé

O Mort, sois bienvenue ici-bas, si tu viens
Nous rapporter un peu de nos bonheurs anci
Dans la félicité céleste,
Et si tu nous conduis dans un monde vivant
Où nous attendent ceux qui sont partis devant,
Où le passé renaisse et reste!

Les printemps éternels auront-ils les parfums
Ou quelque chose au moins de nos printemps défun
Et l'azur où flottent les mondes,
Le beau ciel infini, moins troublé, moins amer,
Doit-il pas ressembler cependant à la mer
Qui nous a bercés dans ses ondes?

Veux-tu nous rendre enfin tous nos amours flétris,
Tous nos amis perdus? Ne les avais-tu pris,
Cruelle et froide en apparence,
Que pour nous les garder et nous les rajeunir?...
Je te salue, ô Mort, ange du souvenir!
Je t'aime, ange de l'espérance! —

Mais si les morts vont seuls et sont plus durement
Qu'en leur tombe enfermés dans leur isolement;
Mais si ta grande aile étendue,
Pour mieux nous abriter endormis sur ton sein,
S'agite en dispersant, comme un impur essaim,
Nos mémoires, foule éperdue...

Mais s'il faut, pour monter au ciel à notre tour,
Dans ces effusions de lumière et d'amour
Éblouissant l'âme interdite,
Nous plonger palpitants dans un fleuve glacé
Où nous buvions la honte et l'oubli du passé...
Sois maudite, ô Mort, sois maudite! ..

Oh! l'oubli! — Que m'importe, au delà du Léthé,
Cette rive étrangère où je n'ai pas été?
La patrie humaine est meilleure ..

Que m'importent là-haut ces radieux amis
Que je n'ai point connus et qui me sont promis?
Rendez-moi donc ceux que je pleure!

Qu'ai-je en moi d'immortel si je dois pour toujou
Effacer de mes yeux les reflets des vieux jours,
Comme on lave une tache infâme?
O Dieu, s'il lui fallait, en secouant sa chair,
Rejeter au néant tout ce qui lui fut cher,
Que resterait-il de mon âme?

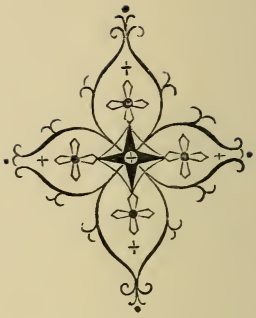
Ceux que j'aime aujourd'hui, que seraient-ils aux cie
Hélas! indifférents, oubliés, oublieux,
Comme n'ayant pas eu d'aurore,
Sans regret ni désir, sans regard et sans voix,
Sans mémoire qui parle aux choses d'autrefois
Et qui leur dise : Encore, encore!...

Quoi! retrouvant ma mère au sein de tes élus,
Ma mère, ô Dieu puissant, ne me connaîtrait plus
Le passé nous serait chimère,
Et nous n'aurions plus rien de commun entre no
Et je ne pourrais pas, en tombant à genoux,
Lui dire : « Te souviens-tu, mère? »

: toi qui remplis seule à mes yeux l'univers,
oi dont le souffle ému passe dans tous mes vers
Sans que jamais ils t'aient nommée,
oi qui ris doucement dans ma vie, et qui bats
nastement dans mon cœur, toi qui seule ici-bas
M'as aimé, que j'ai seule aimée...

noi! cet éveil confus de ton esprit songeur,
premier feu du jour qui vient, cette rougeur,
Aube du bonheur qui commence,
trouble enfin plus doux que la paix, ce tourment
us heureux que la joie, et cet isolement
Plus peuplé que le monde immense...

nour que j'aimerai, que j'aime et que j'aimais...
on Dieu, s'il faut qu'un jour tout cela pour jamais
Soit oublié, s'efface et meure,
n! plutôt que le ciel et l'oubli, donne aux morts
enfer et ses terreurs, — le remords, le remords,
Qui du moins se souvient... et pleure!



CHARIVARI

CHARIVARI

Puisqu'il vous faut, Mademoiselle,
Quelques vers de mon encrier,
Je vais y mettre tout mon zèle :
Vous allez donc vous marier?

On va tirer des canonnades
Pour l'épousée et le mari,
Ou leur donner des sérénades;
Mais, moi, j'offre un charivari.

Car c'est notre vice ordinaire,
A nous vieillards, d'être envieux,
Et moi, qu'on dit quadragénaire,
Je suis déjà pour vous un vieux.

Vous allez donc être la femme
De ce monsieur; plus de joujoux!
Mais chacun vous dira « Madame »,
Et quel chignon! que de bijoux!

On dit du bien de ce jeune homme;
Il ne fait rien : joli métier!
Il est riche et brave; on renomme
Son maître d'armes, son bottier.

Ses jambes fines et nerveuses
Font de lui le premier polkeur :
Son col rend les vierges rêveuses :
Vous l'aimez de tout votre cœur.

Il est vrai que l'autre semaine
Vous ne l'aviez pas encor vu,
Mais un mari qu'on vous amène
A toujours un charme imprévu.

Puis c'est le choix de votre père :
Il faut bien que vous l'approuviez.
Il est brun, sa maison prospère :
C'est bien celui que vous rêviez.

Ses regards ont tant de lumière!
Ses soupirs tant de passion!
Et, d'ailleurs, c'est vous la première
Qu'on choisit dans la pension;

Et vos compagnes, les aînées,
Glosent avec un air jaloux
Sur les précoces hyménées...
Elles viendront vous voir... chez vous.

Vous les conduirez à votre aise
Du mignon boudoir Pompadour
Au grand cabinet Louis treize
De votre galant troubadour.

Le divan bleu (vous êtes blonde)
Où le corps nage et s'assoupit,
Y plongeant comme dans une onde,
Les fera jaunir de dépit..

Puis les robes à longue traîne,
Les dentelles sur le velours!
Vous triomphez... vous êtes reine...
Hélas! tous les sceptres sont lourds.

On vit souvent l'arbre aimé d'Ève
Sécher avant qu'il eût fleuri...
Et quel réveil après le rêve!
Après l'amoureux, quel mari!

En un moment comme il s'égrène,
Le chapelet qu'on défila!
Comme un premier jour de migraine
Vous a changé ce monsieur là!

Las! dès le voyage de noce
Il était maussade et bougon;
Il trouvait la cuisine atroce :
Il a ronflé dans un vagon!

Il refusait une pistole
Aux mendiants frileux et nus...
Il s'ennuyait au Capitole,
Excepté devant la Vénus!

Et, sans que votre toux l'arrête,
Bien que vous ayez mal au cœur,
Il a repris la cigarette,
Le petit verre de liqueur.

Maintenant il baille ou radote...
Ah! les doux propos d'autrefois!
Il vous raconte une anecdote
Qu'il vous a redite vingt fois;

Il prend beaucoup de nourriture
Et s'endort sitôt qu'il s'assied;
Il voudrait aller en voiture
Quand il vous plaît d'aller à pied.

Lui seriez-vous indifférente?
On dirait déjà qu'il vous fuit.
Un soir que vous étiez souffrante,
Il est rentré passé minuit.

Ah! prenez garde, prenez garde!..
Il est las d'être ainsi reclus.
Aujourd'hui le mari s'attarde,
Demain il ne rentrera plus.

Le mal est comme un flot qui monte.
Vient l'ennui, bientôt le dégoût,
Puis le désordre, puis la honte...
Et l'on roule enfin dans l'égout.

« Fi! pensez-vous, le faux prophète!
Fi! le morose empoisonneur!
Pourquoi vient-il en trouble-fête
Gâter ainsi tout mon bonheur? »

Chère, innocente créature,
Je vous ai dit là sans détours,
Non pas votre bonne aventure,
Mais l'histoire de tous les jours

Je sais combien est éphémère
Le parfum des fleurs d'oranger,
Et combien l'orange est amère
Dans la maison de l'étranger.

Si donc votre enfance frivole
Ne rêve que noce et chiffons,
Croyez-moi, l'oiseau bleu s'envole
Et laisse des chagrins profonds.

Et si, vous croyant amoureuse
De cet inconnu, vous voulez
Vous marier pour être heureuse...
Ne vous mariez pas, allez!

Mais si vous entendez ce que j'ai voulu dire,
Si vous songez d'avance aux temps froids et mauvais
Et que la rude épreuve encore vous attire;
Si vous vous écriez : « On souffre là, j'y vais! »

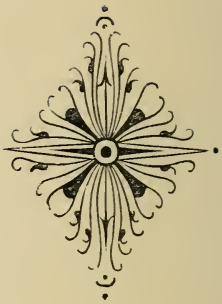
Si l'avenir vous a parlé sans artifice,
Et que, voyant la route où vous allez courir,
Votre âme ait accepté l'austère sacrifice
D'un passé qui pour vous doit tout entier mourir;

Si, faisant le devoir d'une épouse chrétienne,
Prête à suivre cet homme en tout temps, en tout lieu,
Vous joignez maintenant votre vie à la sienne
Pour qu'ensemble elles soient plus pures devant Dieu;

Si, comprenant déjà l'heure sombre où nous sommes
Si, pressentant déjà de terribles défis,
Vous voulez des enfants afin qu'ils soient des hommes
Et parce qu'à la France il faudra tous ses fils...

Va, jeune fille, va lutter sans défaillance!
Va souffrir et sauver la foi que tu défends!
Sois épouse, et que Dieu bénisse ta vaillance!
Deviens mère, et que Dieu te garde tes enfants!

FINAL



FINAL

I

Poètes chagrins et malades,
Vous avez l'esprit exigeant.
Vous demandez, pour vos ballades,
Beaucoup d'honneur, beaucoup d'argent.

L'argent, n'y comptez pas! Homère
Mendiait quelques pauvres sous;
S'il en vient un peu chez Lemerre,
Croyez-moi, ce n'est pas par vous.

Mon boulanger qui hait les livres,
Raide en affaires comme un crin,
Est d'avis qu'un pain de trois livres
Vaut quatre fois tout mon écrin.

J'offris à cet homme (il est riche,
Et j'avais une faim de loup)
Cinq idylles contre une miche :
Il me chassa comme un filou.

Et Reboul, qu'on voyait à Nîmes,
Sur un sac de farine assis,
Pétrir des odes magnanimes,
Se les payait en pain rassis.

Quant à l'honneur, pauvre poëte,
Ne sais-tu pas ce que tu vaux ?
Tu trouves le bourgeois si bête :
Qu'as-tu besoin de ses bravos ?

S'il te suffisait d'un volume
Pour t'assurer d'heureux destins,
Pourrais-tu, du bout de ta plume,
Égratigner les philistins ?

Puis, entre nous, la renommée,
On ne l'obtient pas pour si peu.
Ceux qui veulent de la fumée
Ont d'abord allumé leur feu.

La gloire ne vient pas si vite.
Fais donc ton métier de lévite
Avant de monter sur l'autel ;
Prends garde à l'encens qui t'enivre !
Car il faut naître avant de vivre,
Et vivre avant d'être immortel.

Ce qui s'élance à la lumière,
C'est l'écume, c'est la poussière
Que portent le flot ou le vent,
Mais les perles restent sous l'onde.
Dis-moi le grand poëte au monde
Qui fut heureux de son vivant.

Dis-moi, si tu peux, quel Moïse
A touché la terre promise
Où sa force entraînait les forts ;
Homme, tes gloires où sont-elles ?
C'est sur le sépulcre où tu dors

Que fleurissent les immortelles :
L'immortalité n'est qu'aux morts.

Vous êtes de pauvres semences ;
Au loin Dieu vous jette, ignorés,
Et sur vous les sillons immenses
Ferment leur ombre où vous mourez ;
Et vous tombez en pourriture
Jusqu'à l'heure du grand réveil,
Où, sortant de la sépulture,
Vous remonterez au soleil,
Épis de la moisson future.

II

Est-ce à nous d'en gémir ? Ah ! poëtes ingrats,
Quoi ! vous sentez deux fois ce que sentent les autres
Même par le malheur Dieu vous traite en apôtres ;
La nature vous aime et vous ouvre ses bras ;

ɔur vous, dans les grands bois, à travers les ramures,
e ciel a des regards plus tendres, les oiseaux
hantent mieux, et le vent qui frémit sur les eaux
ır des frissons plus frais fait de plus doux murmures;

est pour vous que Chopin mena son deuil amer,
ue Titien peignit les blondes filles d'Ève;
vous fermez les yeux, vous habitez en rêve
n temple en marbre blanc sur le bord de la mer;

ous pouvez, en ouvrant des ailes ou des voiles,
lotter sur l'eau dormante ou dans l'air embaumé;
otre cœur, en aimant, même sans être aimé,
ans des transports divins bondit jusqu'aux étoiles;

t votre âme, en priant, voit l'Infini grandir...
ais ce n'est pas assez de toutes ces ivresses,
ous demandez encore aux hommes des caresses,
t pour tous vos bonheurs on doit vous applaudir!

III

Qu'importe le triomphe et la gloire? Quand même
Je devrais tout entier périr à l'heure extrême,
Sans plus croire au soleil levant;
Quand mon âme serait par la vague emportée;
Quand l'œuvre de mes mains, poussière au vent jetée,
Devrait passer avec le vent;

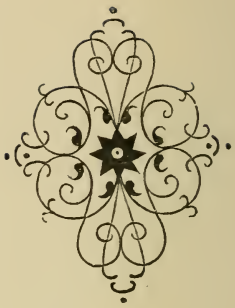
Et que la fin de tout fût le silence et l'ombre,
L'Océan sans rivage où l'humanité sombre,
Le néant fatal où Dieu meurt, —
Même alors, Poésie, ô déesse immortelle,
Je voudrais te donner, palpitant sous ton aile,
Toute ma vie et tout mon cœur!

Je t'aime pour toi seule — et jamais tes poëtes,
Quels que soient les lauriers dont ils couvrent leurs têtes,
Quelque bruit qu'on fasse autour d'eux,

'ont senti plus d'ivresse au plus haut de leur gloire,
ue je n'en goûte ici, dans ma nuit toute noire,
Seuls comme deux amants, nous deux!

h! chanter, même obscur, inconnu, quelle joie!
ıanter comme l'oiseau donnant, sans qu'on le voie,
A chaque nuit un gai concert;
ɔmme le flot lointain que la brise balance,
ı comme le prophète entouré de silence
Dans l'immensité du désert.

ınsi, même ignorés ou méprisés, nous sommes
ɛs heureux de ce monde — et, tandis que les hommes
S'éloignent sans nous écouter,
ɔus marchons, si petit que soit notre génie,
ans un rêve d'amour, de beauté, d'harmonie! ..
Laissez-nous, laissez-nous chanter!



TABLE

TABLE

	Pages.
Préface	1
Amoureuses	11
Campagnardes	35
En la saison d'aimer	37
Le Matin	39
Temps lourd	40
Dimanche	42
Intérieur	44
Sur la Montagne	46
Histoire de Deux Vieux	48
Les Deux Épis	50
La Colombe	52
L'Ami qui me plaît tant	54

Pages.
La Noce 57
Le Triomphe 59

Musiques. 61
Le Baiser. 63
Chanson de Francesca. 65
Complainte. 67
Tarentelle 69
Autre Tarentelle. 71
Barcarolle 74
Valse à trois temps. 76
Galop. 78

Voyageuses. 81
Le Vaste Monde. 83
Lore-lé. 85
L'Hôte. 87
Le Cerisier. 89
La Ronde de nuit. 92
Légende 95
Au Mont Cassin. 97
A Gênes 98
Clair de lune. 99

Pages.

La Vague 101
La Tempête. 103
Au bord du Rhône. 105
L'Oiseau bleu 107

Heimweh 109
Départ. 111
A Genève 113
A Naples. 115
A Paris 117
A Berlin. 119

Parisiennes 121
Dans le monde 123
A la Madeleine 125
L'Incomprise 127
Au Champ de Mars. 129
Idylle 131
Pastel 132
Pierrot 134
Rencontre 136
En tête-à-tête. 138
Dans une Église. 140
Chez moi 142

Pages.

NAPOLITAINES 145
Le Lazzarone. 147
La Pastoure 149
Stella. 151
Le Mendiant. 153
Luiselle 155
Les Deux Sœurs. 157
La Capouane. 158
La Zingarelle 159
La Marinarelle. 161
Pulcinella 163
Le Jettatore 166

MISSIVES 171
A une Cousine 173
A une Jeune Fille. 175
A une autre. 176
A une Vieille Fille 178
A une autre. 180
A une Fiancée. 183
A une Femme. 185
A une autre 186
A une Mère 189

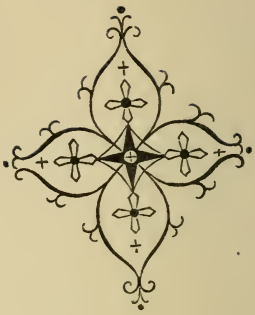
Pages.

A un Philosophe 193
A un Homme. 195
Au général Dufour 197
A Madame Michelet 198
A Mademoiselle Louisa Siefert. 201
A Théophile Gautier 205
A Hamlet 207

Les Morts. 209
Le Père. . . . . , ... 211
L'Ami 214
L'Enfant. 217
Encore l'Enfant 220
Jeanne 222
Le Léthé. 224

Charivari. 229

Final. 239



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Ligne droite. — Comédie en un acte; in-12, 1854.

La Mouche du coche. — Comédie en un acte, en prose in-12, 1858.

L'Italie est-elle la terre des morts? — In-12, 1860.

Garibaldi. — Histoire de la conquête des Deux-Siciles. Notes prises sur place au jour le jour; in-12, 1861.

Les Amours permises. — In-12, 1862.

Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale. — In-12, 1862.

La Camorra. Mystères de Naples. — In-12, 1863.

Pompéi et les pompéiens. — In-12, 1864.

Les Aïeux de Figaro. — In-12, 1868.

La Soupe aux choux. — Comédie en un acte; in-12, 1869.

Le Docteur Gratien. — Comédie de marionnettes; in-12, 1870. . . . . 1 »

Théatre de marionnettes, avec une préface de Victor

Cherbuliez. — 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Polichinelle (1852). — *La Princesse Danubia* (1855 — *Le Roi Babolein*. — *Régina* (1859). — *Le Curé d'Yvetot* (1861). — *Paillasse* (1866). — *L'Équilibre* (1867).

FAUST. — Tragédie de marionnettes; 2e éd., in-12, 1871. . . . . 2 »

LE CONGRÈS DE LA PAIX. — Comédie de marionnettes; in-12, 1871 . . . . . 1 »

GENÈVE ET SES POÈTES, du XVIe siècle à nos jours. — 1 vol. in-18, 1874 . . . . . 7 50

LA VIE DE JÉSUS RACONTÉE EN VERS FRANÇAIS, d'après les *Évangiles*. — Deuxième édition revue et corrigée; 1 vol. in-8°, 1874 . . . . . 6 »
Édition princeps sur papier de Hollande. . . 20 »

LE FAUST DE GŒTHE, traduit en vers français. — 1 vol. in-8°, sur papier de Hollande. — Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 500 exemplaires, tous numérotés . . . 12 »

MADAME LILI. — Comédie en un acte, en vers libres 1 50
Quelques exemplaires sur papier de Hollande. 2 50

LE ROLAND DE L'ARIOSTE, raconté en vers français (*sous presse*).

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

CE
U

CE

CE PQ 2366
.M425A17 1878
COO MONNIER, MAR POESIES.
ACC# 1225503